

LE 18^E DU MOIS

TOUS CRÉATEURS : LES ATELIERS DO IT YOURSELF

► P. 2

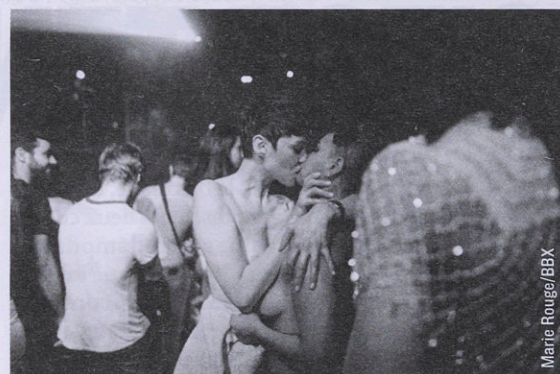


ADIEU VIS ET CLOUS, LA DROGUERIE ROYER BAISSE LE RIDEAU

► P. 11

SOIRÉES ENTRE FILLES À LA MACHINE

► P. 13



Marie Rouge/BBX

HISTOIRE

Centre israélite de Montmartre :
une crèche et plus encore

► P. 18

EXILÉS

EN MARAUDE AVEC LES BÉNÉVOLES

► P. 6



Jean-Claude N'Diaye

LA VIE DU 18^E ► P. 8

Grand débat : la
parole aux habitants

LA CHAPELLE ► P. 14

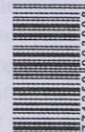
Un espace partagé
pour le culturel

GOUTTE D'OR ► P. 16

Boutique EDF : quand
la CGT prend le relais

GOUTTE D'OR ► P. 17

« Barbès batailles » : un
quartier dans l'Histoire



9 771269 190306

M fol 50 32713

Le « fait maison » ou plutôt le « fait par soi-même » permet de réaliser un objet unique ou un produit non industriel, de se faire plaisir tout en faisant (parfois !) des économies. Une manière aussi de faire du bien à la planète en reprenant la main sur son quotidien, avec les autres.

DOSSIER COORDONNÉ PAR
SYLVIE CHATELIN ET DANIELLE FOURNIER
RÉDIGÉ PAR BRIGITTE BATONNIER, SYLVIE CHATELIN,
DANIELLE FOURNIER, DOMINIQUE GAUCHER
ET MARYSE LE BRAS
ILLUSTRATIONS : CAPUCINE LÉONARD-MATTA

LE DO IT YOURSELF OU DIY, C'EST TENDANCE !

Les loisirs créatifs, le bricolage, ont toujours eu leurs adeptes, leurs lieux cultes et leurs magazines. L'indémontable mensuel *Modes & Travaux*, créé en novembre 1919, a donné des conseils pratiques à des générations entières, ces « *fées maison* » auxquelles il propose maintenant de « *customiser leur quotidien* » grâce à... une rubrique DIY. Le magazine *100 idées*, créé en 1972 et qui a cessé de paraître en 1988, renaît aujourd'hui sous forme d'un blog qui propose « *créativité débridée, modèles intemporels, customisation, esprit récup et fait maison, écolo attitude : que du neuf avec du pas si vieux* ». Alors, faut-il penser que rien n'a changé et le DIY ne serait qu'un retour du bricolage et des travaux pour dames ?

Développer sa créativité

Le DIY, c'est le retour de l'artisanal. On apprend à tout faire avec ses mains. Certes, les vêtements et la couture, le tricot, les bijoux, de la déco ou du petit mobilier mais aussi : les cosmétiques, les produits de beauté, même les objets d'hygiène intime voire... sa bière ou bientôt son fromage à la laiterie La Chapelle (lire le numéro 267). Les ateliers et stages foisonnent et vont bien au-delà du traditionnel bricolage. L'inspiration vient de tous les pays, notamment du Japon avec le *kokedama*, l'art de fabriquer des sphères de mousse végétale pour plantes d'intérieur et le *tawashi*, ou comment recycler chaussettes trouées et collants filés en éponges. L'un des objectifs est de se démarquer (au sens fort, on oublie – justement – les marques !), d'être unique et de laisser libre cours à son ima-

gination en créant soi-même quelque chose d'utile ou d'agréable. C'est aussi se faire plaisir : il faut que la réalisation soit montrable, mais surtout qu'elle porte la marque de son créateur ou de sa créatrice. Le plaisir « *d'y être arrivé* » peut apparaître parfois comme un exploit, un dépassement de soi, une affirmation nouvelle de son image qui peut aider à (re-)prendre confiance.

Une pratique collective

Mais pas question de rester dans son coin à peiner devant sa machine ou un tuto difficile à comprendre sur son ordi. Le DIY implique la forme collective : certains proposent même, comme le Hasard ludique, de programmer un festival : « *On vous propose à nouveau un projet créatif et collaboratif entre voisin-e-s : créer un festival de A à Z, le festival Fabrique !* ». Cette structure n'hésite pas à programmer des ateliers yoga et DIY et à s'aventurer sur des terrains inconnus avec comme maîtres-mots : « *prendre soin de son corps et laisser parler sa créativité* ». Ainsi, bricoler mais en échangeant, participant, papotant.

Consommer autrement

Enfin, de nombreux ateliers proposent de créer ou réparer les objets de la vie courante. C'est le cas des ateliers de René à la Recyclerie ou des ateliers vélo de Solicycle où les cyclistes apprennent à retaper et réparer leur engin. On apprend avec d'autres, puis on reproduit chez soi. En deux heures, on peut découvrir comment faire sa lessive, son shampoing ou sa crème de beauté (plus difficile) et le consommateur devient autonome et peut

rentabiliser le prix de l'atelier, parfois pas donné.

C'est aussi une alternative à la consommation à outrance avec l'« *upcycling* » ou « *surcyclage* ». Il s'agit de récupérer des objets et de les transformer pour leur donner un nouvel usage... et de la valeur. L'upcycling se veut économique, soucieux de la planète puisqu'il récupère tout... et bien sûr tendance ! Une vieille valise relookée peut devenir table de chevet et un vieux T-shirt un joli tapis.

C'est sûr que les familles soucieuses de leur porte-monnaie font de l'upcycling depuis toujours sans s'en rendre compte, nécessité oblige. L'enjeu n'est pas d'avoir plus mais de garder longtemps, de « *consommer moins mais mieux* ». On a en tête le scandale des tonnes de vêtements déchirés, brûlés avant même d'être vendus, par certaines marques pour « *éviter que leurs vêtements soient portés par des personnes hors de leur cœur de cible* », déplore Sihem Dekhili, une upcycleuse strasbourgeoise qui en a fait son métier. C'est aussi lutter contre la catastrophe écologique nourrie par l'industrie de la mode. Ce secteur génère, selon les chiffres de l'Agence de l'environnement et de la maîtrise de l'énergie, 1,2 milliard de tonnes de gaz à effet de serre chaque année, liées à la fabrication et au transport des vêtements. Il figure ainsi au deuxième rang mondial des secteurs les plus polluants après l'industrie pétrolière.

Le DIY est aussi une manière de s'élever contre ce gaspillage : rejoindre des ateliers où règnent bonne humeur et entraide entre personnes de milieux et d'âge très différents et désertier ainsi les files d'attente pour « *faire les soldes* ». ●

DANIELLE FOURNIER

BRODEZ OU CUSTOMISEZ CHEZ SASHIKO-YA

Découvrez la technique ancestrale du raccommodage à la japonaise.

Au cours d'un atelier de trois heures, vous vous initierez à la technique et repartirez avec votre création, un petit sac indigo brodé avec des petits points blancs façon *sashiko*, une forme de broderie traditionnelle japonaise. Utilisée historiquement par les paysans pour réparer solidement les vêtements usés, elle est aujourd'hui plébiscitée par les jeunes pour customiser les jeans ou simplement orner joliment tissus, sacs ou écharpes. Les motifs sont traditionnellement géométriques, s'inspirant de la nature, mais ils peuvent varier à l'infini.

Pendant l'atelier, Satomi Sakuma, l'animatrice, auteure de deux livres sur le sujet, *Sashiko, d'hier et d'aujourd'hui* et *Sashiko, plaisir du fil*, initie les apprenties brodeuses. On prépare le matériel avec le solide tissu en chanvre indigo, le dé japonais qui se glisse à la première phalange du majeur et les aiguilles longues, au chas assez large pour laisser passer le fil spécialement tordu, assez épais, de coton blanc. Puis il faut opérer le transfert du

motif sur le tissu et on commence à faire des petits points avant réguliers de la taille d'un grain de riz. L'ambiance est studieuse mais très chaleureuse et les participants s'entraident pour réussir l'ouvrage.

Dans la boutique, vous trouverez également tout ce qu'il faut pour réaliser vous-même la broderie, acheter des kits préparés ou encore des objets déjà faits comme des étuis à lunettes et smartphones ou des tote bags. Saomi Sakuma réalise et vend aussi de jolis kimonos et vêtements pour adultes et enfants.

MARYSE LE BRAS

Boutique Sashiko-ya, 107 bis rue Marcadet, métro Jules Joffrin. Atelier Sashiko le samedi de 14 h à 17 h à partir de 3 personnes, 30 €. Réservations et renseignements : 06 20 93 41 35, contact@sashiko-ya, www.sashiko-ya.fr

OBSOLESCENCE DÉPROGRAMMÉE À LA MAISON DU ZÉRO DÉCHET

Au pied du Sacré-Cœur, un atelier propose de prolonger la vie des appareils électroménagers.

Ce samedi matin 9 février, dans une grande salle attenante à la boutique ouverte il y a un an et demi, huit personnes, en majorité très jeunes, écoutent avec attention les conseils prodigués par l'animateur. Étudiants, professionnels, bénévoles sont réunis par un objectif commun : savoir comment faire pour que leur petit électroménager dure le plus longtemps possible. Le formateur, réparateur électronique et bénévole pour l'association, passé par la Recyclerie, n'épargne pas sa peine pour faire comprendre le fonctionnement de ces multiples mécaniques à son public de néophytes. Des croquis commentés d'aspirateur, sèche-cheveux et autres appareils accompagnent ses conseils.

Rassurez-vous, souvent des gestes simples et faciles doivent permettre d'éviter les problèmes. Ainsi laisser une boucle de câble de sèche-cheveux non tendue avant d'enrouler le fil évite sa rupture. Quant aux mixers et blenders, il ne faut pas les utiliser plusieurs fois par jour si on souhaite les voir durer.

À la fin de la session, Laurent remet aux participants quatre pages de recommandations. Des conseils et astuces destinés à nous faire devenir des consommateurs plus vigilants. Enfin, si une panne se produisait malgré tout, n'abandonnons pas espoir. Direction : le Repair café du quartier.

DOMINIQUE GAUCHER

La Maison du zéro déchet, 3 rue Charles Nodier, métro Anvers, lamaisonduzerodechet.org, Repair cafés, www.repaircafe-paris.fr

AU PETIT-NEY, ON COUD...ET ON CUISINE

L'association aux initiatives variées a mis en place des ateliers pour tous les goûts.

Au Petit-Ney, « *on est absolument libre de faire ce qu'on veut* », souligne Marie-France, l'animatrice de l'atelier de couture et stylisme. Elle accompagne d'une manière douce et compétente les apprenties couturières dans des réalisations très variées. L'une se lance dans la création d'un manteau taillé dans un tissu d'ameublement, une autre réalise une jolie robe dans un lainage fin et mousseux, tandis qu'une troisième assemble des morceaux de wax africain dans un magnifique patchwork.

Passionnée, Marie-France a appris auprès de sa mère et de sa grand-mère, et son credo est « *on apprend en faisant* » et en se trompant. On peut venir avec son patron ou un vêtement à reproduire mais, adepte de Geneviève Sevin-Doering, créatrice de costumes de théâtre et inventrice du système de coupe en un seul morceau, Marie-France propose de s'en inspirer en partant d'un modèle tout simple en forme de kimono. En jouant sur la longueur et la largeur du vêtement, des manches et du tissu, on peut décliner à l'infini en robe, manteau, tunique ou veste. Il est ensuite aisé de passer à la machine à coudre.

Entrecoupé d'un goûter avec thé ou café et tarte maison pour un petit moment de douceur et de convivialité, l'atelier se termine dans la bonne humeur avec le rangement et un coup de balai.

Le Petit Ney, le lieu idéal pour « *couper, coudre*

sur machine, rafraîchir un vêtement passé, en créer un nouveau... », propose également un atelier cuisine pour adultes et enfants (à partir de 8 ans). Avec Martine et Valérie, cheffes cuisinières, vous préparerez des plats végétariens sans gluten que vous dégusterez ensuite ensemble autour d'une table conviviale. Le prochain atelier aura lieu le 13 mars.

SYLVIE CHATELIN

Le Petit Ney, 10, avenue de la porte Montmartre, 01 42 62 00 00, tram Angélique Compoint, lecafelitteraire@lepetitney.fr, http://lepetitney.fr/. Atelier couture jeudi et vendredi (au choix) de 14 h à 18 h, atelier cuisine, le mercredi, une fois par mois de 14 h 30 à 17 h, tarif à l'année : entre 100 € et 300 € selon revenus, adhésion nécessaire.

VIEUX T-SHIRTS ET TRAPILHO À LA RECYCLERIE

Le trapilho permet de donner une deuxième vie à tous les vieux T-shirts qu'on ne met plus.

Il faut d'abord apprendre à les couper pour les transformer en bobines de fil. C'est l'objet de l'atelier, Audrey nous montre la technique pas à pas. Chacune a apporté un T-shirt, de préférence sans couture sur le côté et non floqué. Après l'avoir étalé sur la table, on le coupe sous les emmanchures, on le plie en deux en laissant une marge et on coupe des bandes de 3 cm de large en laissant la marge. On l'étale ensuite face à soi, la marge non coupée vers le haut, il s'agit alors de rejoindre en diagonale les points opposés de la marge pour obtenir une bande dont la longueur dépendra de la taille du T-shirt. En tirant légèrement sur cette bande, elle s'enroule d'elle-même et se transforme miraculeusement en fil épais que l'on met alors en pelote. En moins de 15 minutes, votre bobine de trapilho est prête !

Vous pouvez aussi l'acheter toute faite mais c'est moins « zéro déchet », même si le trapilho est issu du recyclage des lisières et surplus des tissus de la confection textile. On termine l'atelier avec la réalisation d'une petite suspension pour plantes en macramé mais le crochet, le tricot et le tissage lui conviennent très bien également et permettent toutes sortes de réalisations uniques et originales : tapis, paniers, colliers ou coussins, votre imagination et votre créativité seront la seule limite.

Audrey attendant un heureux événement, le prochain atelier n'aura lieu que le 24 avril, le temps pour chacun et chacune de fouiller ses armoires. S.C.

La Recyclerie, 83 boulevard Ornano, métro Porte de Clignancourt.
Le tuto d'Audrey, www.thefunkfreshproject.com/diy-faire-son-fil-trapilho/

DU PATRON À LA JUPE CHEZ PARIS MACADAM

L'association propose des ateliers trimestriels pour créer ses propres vêtements.

Moi, j'ai appris l'école du millimètre », résume Véronique Bertome, penchée sur l'épaule d'une stagiaire qui peine un peu à réaliser son patron. Le patron, c'est l'élément de base, qui servira ensuite pour réaliser d'autres vêtements, mais qui pour l'heure est le modèle d'une jupe aux mensurations de la couturière en herbe. Attentive, l'intervenante, qui accueille 6/7 stagiaires par sessions d'un trimestre, une fois par semaine, corrige, explique, supervise. « J'ai peur de faire une bêtise », dit l'une. Véronique répond simplement : « C'est normal de faire une bêtise. »

Ici, c'est l'école de l'expérience. Les outils, ciseaux, rapporteurs, gomme, craie, règles de toutes

dimensions sont mis à disposition des couturières qui apportent leur tissu et ont hâte d'achever leur création. « C'est plus long que d'attraper une jupe dans un magasin », observe une participante, mais au moins, celle-là, je la mettrai et je la garderai toute ma vie ! » La valeur ajoutée du DIY, dans une ambiance conviviale, n'a pas de prix... D.F.

Paris Macadam, 22 rue de la Goutte d'Or, métro Barbès-Rochechouart, www.parismacadam.fr, 01 42 57 59 42, Atelier le mardi après-midi, adhésion annuelle 25 € et 90 € par trimestre.

D'autres ateliers à découvrir :

LA LBF, LA BRASSERIE FONDAMENTALE

6 rue André Antoine, métro Pigalle, www.lbf-biere.fr, hello@lbf.beer
Pour ceux et celles qui veulent apprendre à brasser leur propre bière.

SOLICYCLE, LES ATELIERS VÉLO SOLIDAIRES

132 rue des Poissonniers, tram Diane Arbus, contact@solicycle.org, www.solicycle.org
Pour apprendre à réparer son vélo. Malheureusement fermé pour le moment, réouverture éventuelle en mars.

BOBINES & COMBINES

164, rue Marcadet, métro Lamarck-Caulaincourt, 01 75 43 91 11, www.bobinesetcombines.fr/cours/couture-adulte
Couture (patronage, coupe, pose d'un col, finition), ateliers thématiques (pochettes, jupe flou élastique, top...), retouches, customisation, plusieurs sessions par semaine.

Ateliers spécifiques hommes.

LES PETITS POINTS PARISIENS

24 rue Véron, métro Blanche, www.lespetitspointspariens.com, 01 72 34 77 37
Boutique de laines et tissus, soirée tricot, cours de crochet.

LES INVENTEURS

94 rue Philippe de Girard, métro Marx Dormoy, www.lesinventeurs.paris, contact@lesinventeurs.paris, 06 64 31 66 28 ou 06 45 88 64 42
« Pour tout le monde, même ceux qui n'ont jamais tenu un outil », menuiserie, métallerie, bricolage pour enfants, adolescents et adultes.

PARIS ATELIERS

19, rue Camille Flammarion, métro Porte de Clignancourt, www.paris-ateliers.org, info@paris-ateliers.org, 01 44 61 87 91
Cours à l'année, dentelle aux fuseaux, dessin, peinture, lutherie, modelage, réfection de sièges, sculpture, tapisserie.

MATIÈRE ACTIVE

59 rue Mont-Cenis, métro Jules Joffrin, www.matiere-active.com, 01 42 52 99 75
Plus de 40 ateliers pour s'initier aux plaisirs créatifs : cartonnage, scrapbooking, céramique, meubles en carton, mosaïque.

LE 18^e DU MOIS

Le 18^e du mois est un journal d'information sur le 18^e arrondissement, indépendant de toute organisation politique, religieuse ou syndicale.

Il est édité par l'association des Amis du 18^e du mois.

ISSN 1259-903
Numéro de commission paritaire
1022 G 82213

Ont collaboré à ce numéro

Rédaction : Brigitte Batonnier, Dominique Boutel, Noël Bouttier, Luce Burnod, Sylvie Chatelin, Samuel Cincinnatus, Frédéric Constans, Marie-Odile Fargier, Florianne Finet, Danielle Fournier, Dominique Gaucher, Annie Katz, Hajer Khader Bizri, Jacky Libaud, Monique Loubeski, Patrick Mallet, Sandra Mignot, Aïssatou Ndiaye, Sophie Roux.

Iconographie : Dominique Lefebvre

Photographies et illustrations : Séverine Bourguignon, Claire Gaby, Capucine Léonard Matta, Jean-Claude N'Diaye, Thierry Nectoux, .

Relecture : Florian Gaudin-Winer, Annie Katz, Catherine Masson.

Rédaction en chef : Sandra Mignot avec Annie Katz, adjointe.

Graphisme original : Pilote Paris

Maquette : Sara Iskander

Bureau de l'association : Anne Bayley, présidente, Annie Katz, vice-présidente, Patrick Mallet, secrétaire, Catherine Masson, trésorière.

Réseaux sociaux : Sophie Roux

Responsable de la distribution : Anne Bayley

Responsable des abonnements : Martine Souloumiac

Responsable de la mise sous pli : Marika Hubert

Directrice de la publication : Anne Bayley

Fondateurs : Marie-Pierre Larrivé, Noël Monier et Jean-Yves Rognant.

Imprimé sur papier recyclé par : Promoprint, 79 rue Marcadet, 75018 Paris

LE 18^e DU MOIS

76 rue Marcadet
75018 Paris

tél. : 01 42 59 34 10

18dumois@gmail.com

www.18dumois.info

FACEBOOK / LE 18^e DU MOIS
TWITTER / @LE18EDUMOIS

LE RAMIER, L'AUTRE PIGEON PARISIEN

Préférée à son vulgaire cousin pour son élégance, le ramier, ou palombe, vole chaque jour de Paris vers la grande banlieue pour chercher sa pitance.

Peut-être avez-vous un jour remarqué, dans un groupe de pigeons parisiens, un individu plus grand, aux belles couleurs rose, bleu pâle et blanc, se déplaçant indolemment parmi la troupe affairée. C'était un pigeon ramier, *Columba palumbus* en latin, aussi appelé palombe dans le sud-ouest.

En mars, beaucoup d'individus peuvent encore être observés dans les Sophora du Japon qui bordent certaines artères, comme la rue Custine, où ils tentent d'attraper les fruits en se livrant à de spectaculaires contorsions. C'est aussi l'époque des vols nuptiaux, qui voient de longs planés succéder à des vols ascendants accompagnés de claquements d'ailes sonores, et la saison du chant des mâles sur cinq notes et des bagarres entre rivaux.

Trois pontes par an

Bientôt les femelles déposeront deux œufs blancs dans des nids généralement sommairement aménagés dans des arbres ou des grands arbustes. Mais les ramiers urbains construisent aussi sur des bâtiments, voire dans



Jean-Claude N'Diaye

les jardinières où vous découvrirez parfois deux oisillons parmi les géraniums à votre retour de vacances!

Beaucoup des premières couvées seront détruites par les pies ou les corneilles qui repèrent les nids mal dissimulés dans un feuillage encore clairsemé, mais le plus souvent, deux autres pontes seront menées à bien au cours de la belle saison. Durant leurs trois premiers jours, les oisillons sont nourris exclusivement d'une sorte de lait très nutritif sécrété dans le jabot des parents qui leur permettra de doubler leur poids en deux jours. Ensuite les parents les alimenteront par régurgitation d'un mélange de lait et de graines durant 18 jours

puis d'aliments solides partiellement prédigérés jusqu'à leur émancipation à l'âge d'une trentaine de jours.

Mouvement pendulaire

La population de ramiers parisiens est prospère et plutôt en expansion. Beaucoup d'oiseaux préfèrent nicher en ville, quitte à se déplacer sur de longues distances, deux fois par jour, lors d'un spectaculaire «mouvement pendulaire». Hors de la capitale, les ramiers, selon les saisons, se nourriront de jeunes semis, de grains oubliés dans les champs moissonnés ou de glands et baies de lierre dans les bois et forêts, mais ils rentreront dormir dans la ville lumière.

Hormis leurs déplacements quotidiens, les ramiers parisiens sont sédentaires contrairement à leurs congénères allemands qui traversent la France pour aller hiverner en Espagne, se faisant abondamment plomber lors de leur passage dans le sud-ouest de la France où la chasse à la palombe est très prisée.

Dans notre 18^e, ces beaux oiseaux peuvent être facilement observés s'alimentant sur les pelouses du jardin Louise Michel ou du parc d'Éole, mais également sur les mitrons des cheminées où ils prennent des bains de soleil et dans les arbres d'alignement des rues où ils construisent leurs nids assez voyants.

Ouvrons nos yeux et nos oreilles, c'est le moment! ● JACKY LIBAUD

CANTINE: LA COLÈRE EST TOUJOURS LÀ

Le collectif Les enfants du 18^e mangent ça a organisé une journée de retrait de la cantine et poursuit sa mobilisation.

Dans une dizaine d'écoles, un peu plus de 30 % des élèves se sont passés de cantine le 15 février. Et une maternelle montmartroise a même perdu ce midi-là 56 % de ses petits convives. Lors de la commission restauration du 18 février, Laure Letondel de la Caisse des écoles n'a pas donné de chiffres mais a noté «beaucoup de désinscriptions».

L'opération originale de retrait lancée par le collectif *Les enfants du 18^e mangent ça*, qui lutte contre la mauvaise qualité des repas (lire nos numéros 258 et 263), semble avoir été un succès. Les parents ont pu contac-

ter en amont la Caisse des écoles afin que le repas ne leur soit pas facturé et s'organiser entre eux pour trouver une alternative. L'action a bénéficié d'une couverture par des médias nationaux (*Le Parisien*, *Europe 1*, *BFM...*).

Bataille de communication

Côté communication, la Mairie n'est pas en reste. Le 30 janvier, elle a lancé une consultation intitulée *Quelle cantine pour demain?* et organisé une première réunion le 6 février. L'objectif? Ouvrir une phase de débats et d'ateliers s'étalant jusqu'à l'été. Le lendemain, une newsletter

intitulée «*Le mot de Philippe Darriulat*», adjoint au Maire du 18^e chargé des affaires scolaires, de la réussite éducative et des rythmes éducatifs, était envoyée aux parents d'élèves. Il y soulignait sa volonté d'aborder tous les sujets, y compris ceux liés au temps périscolaire, dont relève la cantine.

En dépit de ces annonces, le collectif persiste et signe: sa demande de transparence reste sans réponse. La Sogeres n'a toujours pas fourni les fiches techniques des repas contenant la composition précise des ingrédients utilisés dans la préparation. Le collectif regrette aussi des changements tels que la restriction à 40 écoles représentées en commission restauration, avec un seul parent par école. La suite? Une nouvelle mobilisation est prévue le 29 mars. ● HAJER KHADER BIZRI

AGENDA

CONSEIL D'ARRONDISSEMENT

LUNDI 18 MARS

En mairie, salle des mariages à 18 h 30.

CONSEILS DE QUARTIER

LUNDI 4 MARS

Grandes Carrières

À 18 h à la galerie de la Villa des arts, 15 rue Hégésippe Moreau.

JEUDI 7 MARS

Amiraux - Simplon

À 19 h au Bar commun, 135 rue des Poissonniers.

MARDI 5 MARS

Max Jacob

La Fraternité Max Jacob organise, avec la Mairie du 18^e, un hommage au peintre et poète pour le 75^e anniversaire de sa mort devant la maison où il vécut, 7 rue Ravignan, avec la participation de l'acteur Jean-Claude Dreyfus et du danseur Michaël Denard.

Copropriétaires

Réunion de formation pour les copropriétaires soucieux de mieux préparer leur assemblée générale. À 18 h, salle des fêtes de la mairie.

MERCREDI 6 MARS

Révolutions sexuelles

Thème du mois de la conférence-débat des Mercredis de la Révolution, de 18 h 30 à 20 h 30 en mairie.

VENDREDI 8 MARS

Vie de femme

Théâtre: La vie étrange de Paul Grappe qui, pour échapper aux tranchées de la Première Guerre, se déguise en femme et découvre leur dure condition. À 18 h 30 en salle des fêtes de la mairie.

DU 8 AU 16 MARS

Précaires

«Réconcilier»: exposition de photos réalisées par des personnes en précarité accompagnées par le collectif Ook dans le grand hall de la mairie.

SAMEDI 9 MARS

Tambouille

La Bonne tambouille se déguste comme chaque deuxième samedi du mois, petit marché et animation sur la place Mac Orlan de 10 à 13 h.

MIGRANTS

EN MARAUDE AVEC UTOPIA

Nous avons accompagné Maëlle, Lola et Nina, trois volontaires d'Utopia qui viennent en aide aux migrants porte de La Chapelle. REPORTAGE DE DANIELLE FOURNIER PHOTOS : THIERRY NECTOUX

Trente et un janvier. La nuit d'avant, il a neigé. Maëlle, une jeune volontaire d'Utopia, arrive au rendez-vous, porte de La Chapelle, le téléphone à la main. Très important, le téléphone ! Il contient toutes les informations à jour et classées par thématiques qui pourront être données rapidement, selon les besoins, aux exilés rencontrés lors de cette maraude. Les autres bénévoles sont en route depuis la porte de La Villette dont le « *campement* » de 115 personnes vient d'être évacué le matin même. Celui de La Chapelle l'a été la veille mais déjà quelques tentes recréent des taches de couleur dans le paysage blanc.

prochent (elle vient porte de La Chapelle cinq fois par semaine). Moussa, un Tchadien, engage la conversation, sur le même thème que tout le monde dans Paris aujourd'hui, exilé ou pas : il fait vraiment froid ! Mais il ne se plaint pas et se dit satisfait de sa tente et de son bon duvet.

Secourir et renseigner

Enfin, il demande si une volontaire peut l'accompagner à l'autre bout de Paris où il a trouvé une formation d'électricien. Il était soudeur, dans son pays, puis en Libye, quand c'était possible d'y vivre correctement, avant d'être jeté en prison en raison de sa nationalité et de prendre la route de l'exil. Aussitôt, Nina déplie un plan du métro et rendez-vous est pris.

À côté, un monsieur s'avance. Il cherche « *pour une nuit un endroit chaud et calme* ». En fait, il faudra un petit temps avant de bien comprendre sa demande. Saskia, qui a endossé le gilet jaune de l'Armée du salut mais se sent « *citoyenne parisienne* » et ne cache pas ses origines anglo-saxonnes, traduit ce que le Syrien souhaite dans un

n'a pas de logement mais qu'elles sont là pour informer, donner un coup de main. Elle aide à appeler le 115, mais peine perdue, le numéro est déjà complètement saturé.

Les conversations se poursuivent au fil des besoins. Deux jeunes hommes viennent demander du sparadrap pour soigner une écorchure. On leur déconseille d'aller à l'hôpital juste pour ça. Quand il fait froid, où trouver un peu de chaud sans se faire déloger ? Deux femmes se tiennent à l'écart et récupèrent un pain qui reste du petit déjeuner, sans un mot.

Se sentir utile

« *À l'origine, je savais à peine ce que c'était un Dublin mais avec la volonté d'aider, tu te formes* », raconte Maëlle, qui est en service civique depuis août après un temps de bénévolat. La jeune femme a choisi de faire une pause dans ses études et de rejoindre Utopia parce qu'elle « *en avait marre d'entendre les gens dire qu'ils veulent changer le monde et qui ne font rien* ». Tous les jours, la voici entre La Villette et La Chapelle pour aller au devant des exilés, organiser les accompagnements à la préfecture, dans les structures de santé, donner des conseils pour orienter vers les permanences juridiques. « *Le soir, ce sont 30 à 60 personnes (dont de nombreux enfants) qui sont accompagnées en hébergement citoyen chez des familles bénévoles du réseau Utopia* ». Elle partage avec Lola, une bénévole en deuxième année de fac de droit, le sentiment « *de se sentir utile, de se confronter à la réalité* ».

Une fois la maraude finie, direction le centre social Rosa Parks. Ici des volontaires trient les vêtements qui

seront distribués avec des kits d'hygiène en début d'après midi ; d'autres envoient les témoignages sur ce qui n'a pas marché, par exemple les refus du 115. De nombreuses autres associations interviennent entre porte de La Chapelle et porte de La Villette : France terre d'asile avec le Bus solidarité, la Ligue des droits de l'Homme, l'Armée du salut, Médecins du monde, chacune avec sa spécificité. ●

Pour devenir bénévole chez Utopia, l'adhésion de 10 € est obligatoire, question d'assurance, et il faut s'engager à respecter la Charte des bénévoles. Ensuite, chacun s'inscrit en cliquant sur les cases du tableau de bord, selon ses disponibilités. www.utopia56.com



Utopia avait claqué la porte du centre humanitaire de la porte de Chapelle en 2017. Elle poursuit ses maraudes dans la zone où les migrants ont leurs habitudes.



Maëlle est en service civique auprès de l'association Utopia, présente à Paris depuis l'hiver 2016.

On ne s'attarde pas, direction le boulevard Ney, en face du stade des Fillettes. L'Armée du salut finit la distribution de petits déjeuners et range les tables dans sa camionnette. Salutations réciproques. Quelques exilés qui connaissent Maëlle s'ap-

allemand très clair. Depuis quelques semaines, arrivent à Paris des exilés dont les demandes n'ont pas abouti en Allemagne ou en Suède. Du coup, l'allemand ou le suédois se parlent aussi sur les pavés de la porte de La Chapelle. Maëlle confirme qu'Utopia

DU NOUVEAU AU SERVICE DES EXILÉS

Depuis le 16 février, les élèves avocats du barreau de Paris proposent tous les samedis de 10 h à 12 h des permanences gratuites pour aider les demandeurs d'asile. Installés dans les locaux du Secours populaire, 6 passage Ramey, ils proposent une aide à la rédaction de récit, une préparation à l'entretien devant l'Ofpra et aux audiences de la Cour nationale du droit d'asile... Les personnes reçues peuvent bénéficier de l'aide de traducteurs bénévoles (parfois assermentés) en arabe, dari, pashto, kurde, turc, créole haïtien... Il faut s'inscrire au préalable sur le site de la « Permanence asile de la Clinique juridique de l'EFB », ou par mail (asile.cliniquejuridiqueefb@gmail.com) et préciser sa langue, son pays d'origine, ainsi que l'aide demandée. S.R.

AIDE JURIDIQUE

DES CONSEILS ÉCLAIRÉS POUR SORTIR DES GALÈRES

Face aux demandes complexes des demandeurs d'asile, une permanence hebdomadaire est ouverte tous les mardis porte d'Aubervilliers.

C'est un mardi comme les autres au Centre social Rosa Parks, porte d'Aubervilliers. Une bonne vingtaine de personnes attendent dans le hall. Les bénévoles de la Ligue des droits de l'Homme de Paris 18 et 19, Amnesty international, la Croix Rouge et Utopia 56, vont avoir fort à faire.

Une mère avec ses trois enfants a demandé un toit pour la nuit. Elle patiente dans ce hall, accrochée au regard de la bénévole d'Utopia 56, dehors, qui recherche un hébergement citoyen et multiplie les appels téléphoniques auprès de particuliers. Mais « *c'est une exception* », nous dit Jean-François, un des bénévoles assurant la permanence. « *Il fait froid et l'un de ses enfants est malade*. »

Parce qu'ici, « *on s'occupe des questions de droits sociaux* ». Celles qui ont laissé les maraudeurs sans réponse. Les colles. Celles qui nécessitent des connaissances un peu poussées en droit des étrangers ou sur le fonctionnement des administrations. « *On traite aussi certains aspects pratiques : une aide à la rédaction de courriers administratifs, un recours, une demande d'aide juridictionnelle ou de couverture maladie universelle (CMU)...* »

Des compétences pointues...

Au-delà des qualités relationnelles et humaines requises, les bénévoles assurant ces permanences doivent disposer de connaissances fines et actualisées pour répondre au mieux aux demandes. D'autant plus que les lois

de 2018 sur l'asile et l'immigration ont apporté de profondes modifications. C'est pourquoi une formation leur est proposée une fois par mois.

Elle aborde toutes les questions liées au droit des étrangers, les recours possibles, les démarches à effectuer, tous les droits sociaux dont peuvent bénéficier les demandeurs d'asile. Cela permet aux « *permanenciers* » de développer une réelle compétence et d'apporter de meilleures réponses.

...Et des demandes variées

Arrive un groupe de jeunes Afghans, tout juste majeurs. L'un parle anglais, un autre un peu allemand, un troisième essaye de se faire comprendre en arabe. Dans ce mix linguistique, on comprend que deux n'arrivent pas à contacter l'OFII : « *Il ne marche pas ce numéro !* » Un autre a reçu son récépissé de demande d'asile mais ne perçoit toujours pas d'allocation, plus de deux mois après. Comme il n'a pas le droit de travailler en attendant la réponse, le quotidien est loin d'être simple. Le quatrième ne parvient pas à finaliser sa demande de carte Navigo « *solidarité transport* » : un tour sur le site de la RATP et, de nombreux clics plus tard – malgré une certaine habitude du web et de ses arcanes... – l'affaire est bien avancée.

Il y a aussi ce couple d'Érythréens qui a reçu une facture d'hôpital alors

que les soins auraient dû être pris en charge. Et ce jeune homme, qui apporte des documents médicaux. Blessé en effectuant des travaux chez un particulier, il a perdu partiellement l'usage de sa main, comme en atteste sa dernière radiographie. Ces nouvelles pièces sont versées à son dossier et seront transmises à son avocat. Elles alimenteront peut-être plus tard

Les histoires se racontent, éclaircissant les situations ou hypothéquant parfois l'avenir.

une demande de reconnaissance de la qualité de travailleur handicapé. Il y a encore ce monsieur soudanais tendant son amende SNCF. « *Il va falloir la payer, sinon elle va encore augmenter !... Comment ?... Vous ne recevez pas votre allocation de demandeur d'asile ? On va écrire un courrier, alors, venez !* »

Faciliter les démarches

Les histoires se racontent, éclaircissant les situations, assombrissant et hypothéquant parfois l'avenir. Comme pour ce jeune homme auquel on doit dire qu'on ne peut rien faire contre son arrêté de transfert.

Tous les mardis, trente à quarante personnes sont accueillies dans cette permanence, entre 15 h et 21 h-22 h. Selon la Ligue des droits de l'Homme, « *l'existence de [cette] permanence a permis de mettre en avant les obstacles dressés par l'administration (OFII) pour compliquer encore davantage la vie des exilés* ». Et les situations rencontrées ce soir-là en sont des preuves incontestables. ● SOPHIE ROUX



Le boulevard Ney, devant le stade des Fillettes, est l'un des points où stationnent les migrants.

AGENDA

DIMANCHE 10 MARS

Culture

Elle est au cœur d'un Grand débat organisé par la Fondation du Patrimoine et Beaux Arts magazine sur la plateforme en ligne granddebatculture.fr et au 104 de 16 h à 20 h, 5 rue Curial.

LUNDI 11 MARS

Pouvoir d'achat

Conférence sociale sur ce sujet de 18 h 30 à 22 h en mairie.

MARDI 12 MARS

Crèches

Réunion ouverte du Conseil des parents des crèches à 19 h salle des mariages en mairie.

MERCREDI 13 MARS

Pause musique

Mini-concert gratuit à l'heure du déjeuner par les étudiants du Chœur de la Sorbonne à 12 h 45 dans la bibliothèque du Centre universitaire Clignancourt, 2 rue Francis de Croisset. Inscription nécessaire via le site du COSU.

Voirie

Réunion de consultation sur les modifications de circulation dans la Goutte d'Or, en particulier l'élargissement du périmètre « Paris respire » avec plus de rues piétonnes le samedi. À 19 h en salle des mariages à la mairie.

AU TRIBUNAL : UNE VICTOIRE... A MINIMA

Le tribunal administratif de Paris, saisi en référé par dix associations et dix demandeurs d'asile, ordonne au directeur de l'OFII (Office français de l'immigration et de l'intégration) de « renforcer, à compter du 28 février 2019, d'au moins deux agents » le dispositif d'accueil de sa plateforme téléphonique.

La requête des associations signataires soulignait que, l'accès à cette plateforme étant le préalable obligatoire pour faire enregistrer une demande, l'impossibilité de contacter l'OFII constituait une entrave à l'exercice du droit d'asile, droit fondamental protégé par la Constitution. Dans son ordonnance du 13 février, le juge relève que la mise en place de la plateforme en mai 2018 a permis de « nets progrès, notamment par la suppression des files d'attente physiques ». Mais aussi que 30 % des demandeurs d'asile doivent appeler au moins six fois avant d'obtenir

une réponse et que le délai d'attente a pu dépasser dix jours pour près de 10 % des appels ayant abouti. D'où, des « files d'attente virtuelles » de demandeurs. L'OFII doit donc cerner au mieux le « chiffre noir » de ces demandeurs en attente, ajoute le tribunal, qui précise, non sans un certain cynisme, que l'effectif « doit être corrélé au nombre d'appels entrants et non au nombre d'agents présents en aval du circuit dans les guichets uniques de demande d'asile ». Il est aussi souligné, sans injonction toutefois, que le nombre d'agents en préfecture « doit évoluer selon le même principe ». « Il pèse en effet sur l'État dans ce domaine régalien une obligation de résultat et non de moyen », conclut le juge des référés. Il enjoint à l'OFII de prendre en charge les dix demandeurs d'asile dans un délai de 48 heures. En revanche, le tribunal rejette la demande d'un numéro gratuit pour joindre la plateforme « aucune solution technique ne [permettant] d'atteindre cet objectif ». ANNIE KATZ

GILETS JAUNES

LA TENTATION GROUPEUSCULAIRE

À peine né, le groupe des Gilets jaunes Paris 18 scissionne déjà.

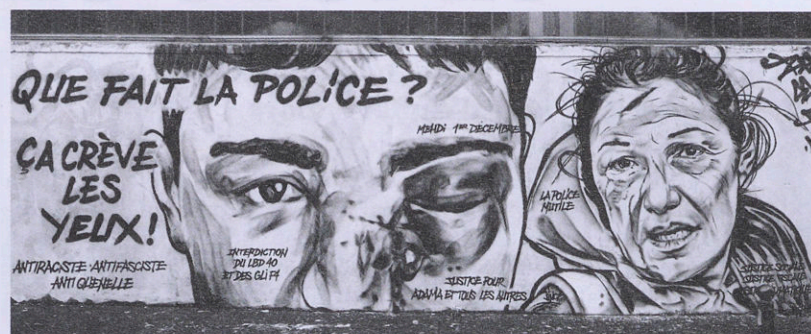
C'est un adage fameux de l'extrême-gauche : mettez deux gauchistes dans une pièce et il en ressortira trois groupuscules. Il pourrait parfaitement s'appliquer à la situation actuelle du groupe Gilets Jaunes Paris 18 (GJP18). Sarah, militante associative de longue date, animatrice d'une page très active sur un réseau social (Collectif Paris Nord - La Chapelle) est l'une des figures charismatiques qui avait parrainé la naissance du groupe GJP18. Elle vient d'en claquer la porte et manifeste désormais avec un autre groupe : les Gilets jaunes - Paris Nord. Ses motifs sont clairs : « Ça fait des années que les partis politiques et les syndicats parlent à notre place. Avec le mouvement des Gilets jaunes, je pensais que les habitants des quartiers populaires retrouveraient une voix. Mais on nous prive encore de notre parole ! ».

Il est vrai que depuis quelques semaines, les fils de discussion internes du groupe sont devenus des médias

de diffusion de toutes les luttes sociales ou politiques de l'Ile-de-France : occupations, blocages, à Rungis, à Coignières, à Thiais, à Clichy-la-Garenne, mais pas grand-chose sur le 18^e. Plusieurs syndicalistes se sont aussi exprimés lors des assemblées générales, provoquant le départ de plusieurs sympathisants de la cause initiale.

Des effectifs qui se raréfient

Certaines personnes ont quitté les listes de diffusion, voire ne participent plus aux actions du groupe. Ils ne sont pas plus d'une vingtaine à défiler ensemble lors des différents actes parisiens et guère plus de trois ou quatre lors des points fixes au métro Château Rouge. Idem pour les assemblées générales. John, du groupe GJP18, explique : « Des gens nous ont quittés parce qu'on a fait la part belle à des syndicalistes venus nous parler de leurs combats, notamment pour la préparation de la journée de grève du 5 février dernier. »



Jean-Claude N'Diaye

Ces fresques street art, qui habillaient le long mur de la rue d'Aubervilliers côté 18^e, œuvre du collectif TWE, ont été effacées le 20 février. La préfecture n'aurait pas apprécié l'image qu'elles donnaient des forces de l'ordre. Elle a donc d'abord demandé à la Mairie de les faire disparaître. Celle-ci a refusé arguant que ce mur n'appartient pas à la ville et que « cela ne cadre pas avec sa façon d'agir ». C'est donc la SNCF, propriétaire du mur, qui aurait obtempéré.

Sarah constate : « Au collectif Paris Nord La Chapelle, on fait du porte-à-porte pour recueillir les doléances des habitants du quartier. Et leurs demandes concernent le prix des loyers ou de la cantine, le retour des services publics dans les quartiers politiques de la ville. Ils veulent plus de sécurité, plus de flics et aussi le RIC (référendum d'initiative citoyenne). Pour moi les Gilets jaunes, portent cette parole-là ! » Or ces revendications semblaient ne plus être une

priorité du groupe GJP18. Pourtant : « Lors de l'acte 14, j'ai défilé avec une banderole qui demandait l'instauration du RIC, relativise John. J'en avais même un peu honte car ce n'est pas du tout mon idée. Mais des sympathisants du 18^e défendent cette idée. Donc j'ai fait preuve d'abnégation. »

Qui gardera la banderole ?

La séparation est devenue effective. Tant et si bien que la banderole du groupe est même devenue un sujet de discorde. Lors des derniers actes (12, 13 et 14), les GJP18 défilaient sans l'étendard qui affichait fièrement leur devise : « Paris 18, quartiers populaires en colère » (lire notre numéro 268). Sarah explique, un peu gênée : « J'ai fait la banderole dans les rideaux de la chambre de ma fille. Alors oui, c'est moi qui l'ai. Ils n'ont qu'à me la demander. »

Malgré la scission, tout le monde tente de rester bienveillant. « Les critiques de Sarah sont très justes, observe John. Et nous essayons en permanence de nouer le contact avec les habitants pour porter leur parole. » Une séparation à l'amiable ? ●

FRÉDÉRIC CONSTANS



Jean-Claude N'Diaye

GRAND DÉBAT : DES RÉUNIONS QUI SÉDUISSENT

Deux cents personnes réunies le 24 février pour une « réunion de consensus » dans le cadre du Grand débat national. Un débat malgré tout corseté par les thèmes imposés.

En ce samedi après-midi ensoleillé, alors que Paris est parcouru par l'acte XV des Gilets jaunes, la Mairie du 18^e organisait l'une des premières réunions du Grand débat national dans sa salle des fêtes. Les habitants qui ont répondu avec enthousiasme sont venus débattre et donner leur avis sur la société française. Comme le dit Marie, 35 ans : « C'est un débat national, pas uniquement local. C'est important de discuter de l'état de la France ! » Le public a clairement plus de cinquante ans et il y a une majorité de femmes. Réunis à huit par table, les participants ont injonction de ne débattre que des quatre thèmes imposés : démocratie et citoyenneté, fiscalité, environnement,

et jeunesse. Certains comme Rémy, 57 ans, le déplorent.

Pour cette table qui a choisi de débattre de démocratie, Rosalid, 69 ans, fait le parallèle avec la démocratie participative mise en place depuis plusieurs années au sein de la capitale. Elle justifie : « C'est très intéressant qu'on nous demande enfin notre avis. Moi, j'ai participé régulièrement aux conseils de quartier, ou aux réunions de concertation pour les aménagements du 18^e, mais finalement la voix des habitants n'est jamais entendue. Enfin, ce n'est pas nous qui décidons et qui votons. » Il y a aussi de jeunes garçons qui se sont joints au débat. Yassine, 23 ans, est venu avec sa mère Malika, 58 ans. « Je suis allé

à une réunion à destination des jeunes, animée par Marlène Schiappa et j'ai été extrêmement déçu par ce que j'ai entendu. Je suis donc très méfiant vis-à-vis de ce grand débat ! » Sa mère raconte : « Je veux qu'on parle de la pollution et donc de la circulation. Nous habitons boulevard Ney au neuvième étage, juste au-dessus du périphérique. C'est un enfer ! »

La prochaine réunion dans le cadre du Grand débat se tiendra le lundi 11 mars à la mairie sur le thème : « Parlons social », avec Dominique Versini, adjointe à la maire de Paris en charge des solidarités, de la lutte contre l'exclusion, de l'accueil des réfugiés et de la protection de l'enfance. ●

FRÉDÉRIC CONSTANS

SENSIBILISER AUX PIÈGES DE L'INFO

L'association Saisir propose de prendre le temps de trier et comprendre.

Un JT collectif? En voilà une idée... Ce 5 février, à la Maison de la vie associative et citoyenne (MVAC 18) l'association Saisir a rassemblé sept curieux autour de Juliette Rohde, l'animatrice dudit atelier, conçu pour aider chacun à décrypter la fabrique moderne de l'information. Au menu: s'approprier l'info, dénombrer

ensemble la complexité des enjeux, la multiplication des pièges (fake news, comptes parodiques - qui traitent de l'actualité sous un angle humoristique -, trolls), la brutalité du débat public, le manque de confiance dans les médias, les bulles générées par les algorithmes et notre attention par trop sollicitée.

La méthode de Saisir consiste à retenir trois sujets d'actualité pour les travailler en petits groupes. D'abord

reformuler l'info telle qu'elle nous parvient, repérer les approximations, contradictions, flous, puis s'interroger sur ce qui pose problème pour enfin revenir vers le groupe et lui faire part de l'enjeu du sujet et des difficultés rencontrées à l'exposer clairement.

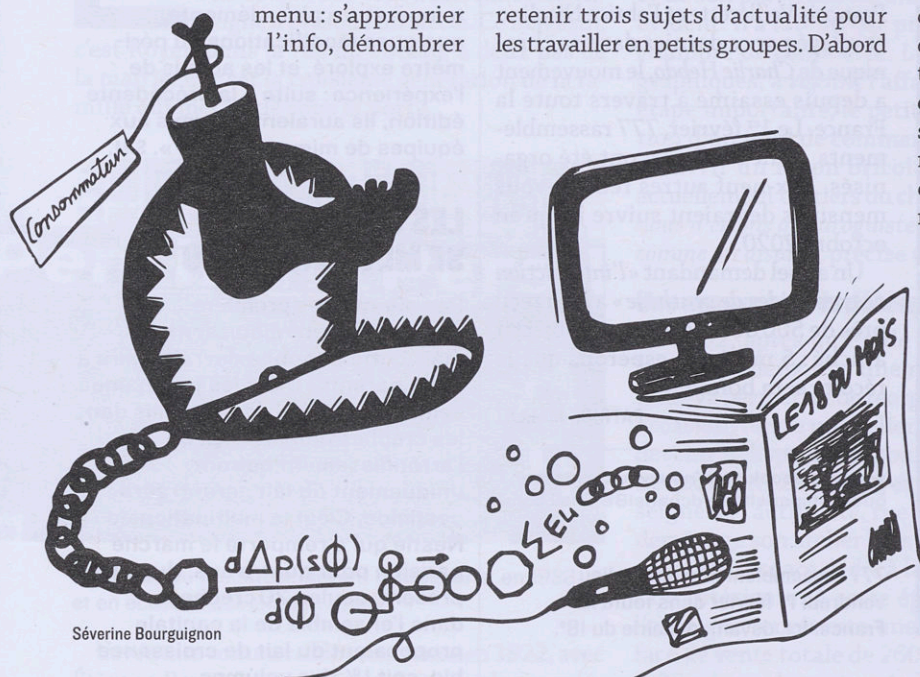
Intéressant mais chronophage

Cette appropriation collective de l'information sur la loi « anticasseurs », le rebondissement de l'affaire Benalla ou encore le Grand débat national, comme ce fut le cas ce soir-là, est intéressante mais chronophage: plus d'une heure pour décortiquer les trois sujets alors que tout va si vite sur les réseaux sociaux! Les sujets étaient complexes certes, mais précisément ne le sont-ils pas tous?

La jeune association Saisir avait été sélectionnée pour organiser cet atelier dans le cadre d'un appel à projets de la Ville de Paris et sa Mission participation citoyenne. ●

BRIGITTE BATONNIER

www.saisir.org, prochains ateliers: le 15 mars à la MVAC 19 et le 28 mars à la médiathèque de la Canopée des Halles.



Séverine Bourguignon

QUI S'Y FROTTE...

Les Pics d'or de la Fondation Abbé Pierre ridiculisent les dispositifs anti-mendicité.

L'an dernier, un ancien sans-abri dénonçait les dispositifs visant à empêcher les personnes à la rue de se reposer. Cette année, la fondation Abbé Pierre a préféré l'ironie pour mettre en lumière tous ces trucs aigus, pointus, rendant l'espace public aussi accueillant qu'une forteresse. Elle a organisé une cérémonie des Pics d'or, remis le 13 février au Studio 28.

Répartis sur la France entière, 339 dispositifs ont été examinés. Installés par des organismes publics ou privés, tous font preuve d'une grande créativité et même d'un certain sens du design pour éloigner les indésirables.

Au palmarès, dans la catégorie *Le clou*, deux rangées de pics en métal alignées sur un rebord de marbre (rue de Hanovre dans le 2^e arrondissement parisien) ont été considérées comme le dispositif le plus agressif.

Un abribus biarrot équipé d'un seul siège a hérité du prix *Fallait oser*. Le 18^e avait été sélectionné pour concou-



Ces rochers installés porte de La Chapelle étaient nommés dans la catégorie Fallait oser récompensant le dispositif le plus décomplexé.

rir dans cette catégorie « grâce » aux rochers installés porte de La Chapelle, sous le pont de la voie ferrée. Pour une fois, nous pouvons être heureux de ne pas l'avoir emporté...!

Enfin, la palme du *Dispositif le plus fourbe* a été attribuée à des jardinières bordées de piques à Toulouse. Et à l'étranger, ce n'est guère mieux. La Suède s'est distinguée dans la catégorie *C'est pas mieux ailleurs* avec un

permis de mendier délivré en échange de...15€.

Vous aurez sans doute observé vous-même de tels dispositifs. Si vous en remarquez, vous pouvez les signaler sur le site : www.soyonshumains.fr ou à la rédaction du 18^e du mois. Nos photographes sont déjà à l'affût. ●

MONIQUE LOUBESKI

fondation-abbé-pierre.fr/les-pics-dor-2019

AGENDA

SAMEDI 16 MARS

Cerfs-volants

En créer de magnifiques à tout âge à l'atelier organisé de 11h à 12h30 par la librairie La Régulière. Nombreux autres événements à découvrir sur leur site la-reguliere.fr et au 43 rue Myrha.

Musique

Parcours de découverte de la musique et des instruments avec l'école Tjad Cie de 14h30 à 16h à l'ASEFEC, 88 boulevard Ney.

MERCREDI 20 MARS

Champions

Soirée de réception des champions sportifs de l'arrondissement de tous âges et toutes disciplines. En mairie.

VENDREDI 22 MARS

Nouvel an persan

Le duo musical Manushan jouera au Sohan café pour célébrer l'occasion. Restauration sur place, réservation conseillée. À partir de 19h au 30 boulevard de La Chapelle.

SAMEDI 23 MARS

Sciences

Deux ateliers pour petits et grands sur les inventeurs et explorateurs avec découvertes de leurs outils, à 14h30 et à 16h à la bibliothèque Maurice Genevoix, 19 rue Tristan Tzara.

LES 23 ET 24 MARS

Balade culturelle

À la découverte d'une quinzaine de lieux culturels à La Chapelle (expo, atelier, musique...). Plus d'infos sur www.espacecanopy.fr et à l'espace Canopy, 19 rue Pajol.

MERCREDI 27 MARS

Shoah

Les élèves de deux classes du lycée Suzanne Valadon exposent le travail de mémoire réalisé lors de leur voyage d'études à Auschwitz. 7 rue Ferdinand Flocon.

SAMEDI 30 MARS

Sauver

Apprendre les gestes qui sauvent gratuitement en mairie. Trois séances: à 10h, 13h et 16h en mairie. Inscription nécessaire via le site de la mairie.

MAIS OÙ SONT LES COQUELICOTS D'ANTAN ?

Une petite pluie fine, c'est bon pour les fleurs sauvages. Encore faut-il qu'il en reste ! C'est pour les défendre qu'un petit groupe, rejoint par quelques élus, s'est rassemblé devant la mairie du 18^e, vendredi 1^{er} février et a proclamé : « Nous voulons des coquelicots ! » Ce groupe constitué sur l'arrondissement envisage de répéter l'initiative chaque premier

vendredi du mois, devant la mairie, mais aussi de multiplier les interventions sur les marchés et d'organiser des débats.

Comme le chantait Mouloudji, aimer les coquelicots, ce n'est pas idiot. Quelle autre fleur symbolise autant le respect de la nature ? Autrefois si présente sur les bords des routes, dans les champs et les jardins, elle s'est raréfiée, voire a pratiquement

disparu comme dans le Poitou (France Bleue, 22 juin 2018). La faute aux pesticides de synthèse (insecticides, herbicides, fongicides) qui, non seulement menacent la faune et la flore, mais sont aussi cause de maladies. Le mouvement « Nous voulons des coquelicots » en exige l'interdiction.

Dans le 18^e et en France

Initié par un ouvrage éponyme paru en septembre dernier, coécrit par François Veillerette et Fabrice Nicolino et relayé par ce dernier dans sa chronique de *Charlie Hebdo*, le mouvement a depuis essaimé à travers toute la France. Le 1^{er} février, 777 rassemblements, dont 8 à Paris, ont été organisés. Dix-neuf autres rendez-vous mensuels devraient suivre jusqu'en octobre 2020.

Un appel demandant « l'interdiction des pesticides de synthèse » a déjà reçu près de 500 000 signatures. Objectif affiché : 5 millions, espérons que la récolte sera bonne. ●

PATRICK MALLET

www.facebook.com/nousvoulonsdescoquelicotsparis18, nvdcparis18@gmail.com

777 rassemblements ont eu lieu vendredi 1^{er} février dans toute la France. Ici, devant la mairie du 18^e.



En bref...

421 SANS ABRI DANS LE 18^E

3622 personnes sans abri ont été recensées à Paris lors de la deuxième édition de la Nuit de la solidarité. Le 18^e arrondissement détient encore une fois le triste record avec 421 recensements. L'opération, qui consiste à former des bénévoles pour sillonner les rues une nuit donnée et aller à la rencontre de ceux qui dorment à la rue, avaient compté en 2018, 3035 personnes sur toute la ville, dont 290 dans le 18^e. La mairie de Paris justifie cette différence par une température plus clémente, quelques modifications du périmètre exploré, et les acquis de l'expérience : suite à la précédente édition, ils auraient « permis aux équipes de mieux compter ». S.M.

LES CRÈCHES SE METTENT AU BIO

Pas sûr que les premiers concernés s'en réjouissent, mais cette annonce devrait plaire à leurs parents ! Dans les prochaines semaines, les bébés accueillis dans les crèches municipales de l'arrondissement boiront uniquement du lait garanti zéro pesticide. C'est la multinationale Nestlé qui a remporté le marché parisien pour quatre ans. Jusqu'à présent, seules 20 crèches dans l'ensemble de la capitale proposaient du lait de croissance bio, soit 1 % des volumes consommés. En moyenne, 2300 litres de lait sont servis chaque jour en crèche à Paris. F.F.

NOUVELLE CARTE DES BUS

Les modifications annoncées de la carte des bus parisiens agacent les habitants du 18^e. Comme nous l'évoquions en septembre dernier, la ligne 65, qui permet notamment de joindre la porte de La Chapelle et la gare de Lyon, est supprimée à compter du 20 avril prochain. La ligne 30 aura désormais son terminus à Pigalle et non plus à la gare de l'Est. La 67 ne montera plus du sud de Paris jusqu'à Pigalle mais s'arrêtera à Hôtel de Ville. La 85 mènera les habitants du 18^e jusqu'à Châtelet au lieu d'aller jusqu'au jardin du Luxembourg. Un collectif de riverains se mobilise d'ailleurs contre les modifications de ces trois dernières lignes via une pétition en ligne (<https://frama.link/petitionbus>) qui a pour l'instant recueilli 246 signatures... Soulignons néanmoins que la ligne 21, au départ du stade Charléty et qui s'arrêtait jusqu'à présent à Saint-Lazare traversera désormais tout le 18^e jusqu'à Bichat. Et qu'une ligne 45 est créée entre porte d'Aubervilliers et Concorde, passant par la place de La Chapelle. S.M.

Avec nos aînées, un an plus tard...

L'association qui accompagne les prostituées âgées recherche des bénévoles.

En octobre 2017, *Le 18^e du mois* attirait l'attention de nos lecteurs et lectrices sur une association dénommée ANA (Avec nos aînées). Fondée en 2005 par une ancienne prostituée, l'organisation vise à prendre soin de ses consœurs âgées et même très âgées. Certaines, qui ont autour de 80 ans, continuent à exercer, souvent à temps partiel, pour compléter des retraites ou allocations insuffisantes pour se nourrir et se loger. Située dans le 18^e arrondissement, cette association aide les femmes, les accompagne aux urgences, les convie à des repas improvisés, les dépanne parfois d'une petite somme (dans la mesure des faibles moyens financiers disponibles), les écoute aussi...

Pas de posture morale

La présidente, comme la secrétaire générale, sont des bénévoles et ne ménagent pas leur peine pour venir en aide à ces prostituées dont cer-

taines souhaitent arrêter leurs activités, d'autres continuer à faire des passes pour leurs habitués : des retraités, des chibanis, et aussi des jeunes désargentés qui ne peuvent s'offrir les jeunes Bulgares bien au-dessus de leurs moyens. À l'ANA, pas de posture morale. L'aide est apportée à celles qui voudraient sortir de la prostitution comme à celles qui entendent persévérer.

Besoin d'un coup de pouce

Après l'article paru en octobre 2017, des personnes ont adhéré à l'association, obole bienvenue. D'autres se sont portées volontaires pour devenir bénévoles. Aujourd'hui ces bénévoles, encore étudiantes quand elles se sont engagées, entrent dans la vie active et sont moins disponibles. D'où l'appel que lance ANA : y-a-t-il parmi nos lecteurs et lectrices d'autres bonnes volontés, prêtes à prendre le relais ? Il s'agit d'assurer par exemple quelques

heures de présence, chaque semaine, pour aider notamment à remplir les formalités administratives, sociales, médicales, nécessaires pour ces femmes qui souvent ne maîtrisent pas ou pas suffisamment la langue française. Des assistantes sociales seraient les bienvenues mais tout autre service le serait aussi.

Donc, à vot' bon cœur m'sieur dame, il s'agit d'un engagement intéressant, utile et qui souvent réchauffe le cœur. Comme tout un chacun, ces prostituées âgées ont droit à la solidarité de nos concitoyens et concitoyennes. Il s'agit d'empêcher qu'elles dorment dans la rue, observent un jeûne constant et renoncent aux soins médicaux. On compte sur vous. ●

JANINE MOSSUZ-LAVAU

Pour contacter ANA, écrire chez Marie-Elisabeth Handman, 21 passage Lathuille, ou appeler le 06 51 24 21 25 (Sofia) ; la cotisation est de 20 € par an.

ROYER

PRÈS D'UN SIÈCLE D'ÉPOPÉE FAMILIALE

La droguerie tire sa révérence, après trois générations derrière le comptoir. Le commerce de quartier s'efface derrière les souvenirs d'Étienne, Émile, Stéphane et Christophe.

En ce début mars, un magasin va fermer son rideau après avoir liquidé tout son stock à des prix cassés. Banal, me direz-vous... Pas tout à fait car cette enseigne a presque un siècle. Ce magasin, c'est Royer, dans la rue du Poteau, à deux pas de la mairie. Et c'est la troisième génération de la famille qui met la clé sous la porte.



Émile, fils du fondateur, devant la droguerie, en 1938, et en écusson à droite (en 1948).

L'aventure commerciale commence en 1922, avec Étienne Boyer, le grand-père des actuels propriétaires, Stéphane et Christophe. Originaire de la Sarthe, après avoir fait la guerre, Étienne s'associe avec un ami pour acheter un magasin de 36 m² dans la rue du Poteau. Il prend rapidement seul les commandes du magasin après avoir racheté les parts de son acolyte.

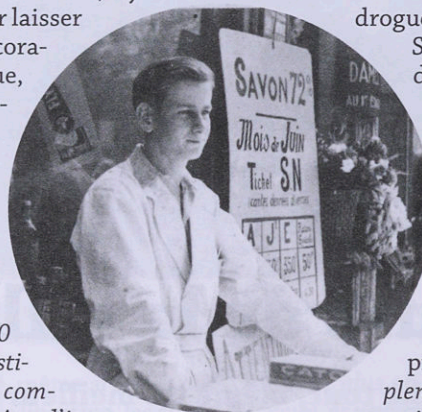
Les années 50 sont particulièrement florissantes pour le magasin. C'est l'époque des révolutions, celles du plastique et de l'électroménager, qui donnent un vrai coup de fouet au commerce. Émile, le père de Christophe et Stéphane, prend le relais de son propre père, en 1960. « À l'époque, rappelle Christophe, il y avait 300 drogueries à Paris alors qu'aujourd'hui, on en compte une ou deux par arron-

dissement. » Tout va bien, Émile roule en belle voiture, le magasin est promis à un bel avenir. Pour Stéphane, prendre le relais de son grand-père et de son père dans les années 80 a toujours paru évident. Il a fait un bac pro et suivi des cours à la chambre de commerce. Le frère, formé aux arts graphiques, a rejoint l'affaire plus tard. En 1982, étape importante, le petit magasin fait l'acquisition d'un fond de commerce mitoyen qui permet d'ouvrir un rayon bricolage (lequel représente actuellement un tiers du chiffre d'affaires). « Avant, nous n'étions que droguiste et marchand de couleurs comme on disait », précise Christophe.

Une annexe pour la découpe du bois

En 1992, après qu'Émile a fait donation de son bien à ses deux fils, une nouvelle acquisition de taille va permettre de réorganiser l'activité. A cette occasion, ouvre un atelier de découpe bois qui va devenir indispensable pour beaucoup de riverains. Et quand en 2001, Royer rachète une petite enseigne de l'autre côté, rue Sainte-Isaure, il y déménage son atelier bois pour laisser place à un espace dédié à la décoration intérieure. À cette époque, l'enseigne représente une surface de vente totale de 260 m² (500 m² avec les entrepôts).

Stéphane n'est pas peu fier d'avoir dès 1986 introduit l'outil informatique qui va révolutionner l'organisation du commerce. « Avant, le magasin fermait ses portes entre 12 h 30 et 16 h, un temps qui servait à constituer les stocks et à passer les commandes, explique Christophe. Avec l'informatique, on a pu ramener la pause à une heure. » Le dirigeant se targue d'être toujours resté ouvert en août. « Pendant une époque, c'était même le deuxième mois en chiffre d'affaires. » Mais tout cela est derrière nous.



Violette Royer (à gauche), épouse d'Étienne, et leur fille Geneviève, en 1950.

Depuis quelque temps, tous les clignotants sont au rouge. La révolution du web a eu un sérieux impact sur les ventes du magasin. Avant, on disait : « Chez Royer, y a tout. » Désormais, on trouve tout sur la toile et on se fait livrer en 48 heures alors que pour le commerce de quartier, il faut parfois attendre une semaine. Stéphane Royer constate que les jeunes générations n'entrent plus dans le magasin, sauf peut-être pour un achat de dépannage.

La fin sans l'amertume

De toute façon, la société est difficilement transmissible à des repreneurs, sachant que les deux filles de Christophe et Stéphane ne sont pas intéressées par la reprise du magasin. « Rien qu'en stock, cela représente une somme de 500 000 €, » précise Stéphane. Alors quand en 2017, une offre est arrivée de la part de la Société générale (qui souhaite réorganiser ses trois agences du quartier), les frères Royer décident de la saisir. L'enseigne va donc disparaître, même si à la place du magasin bois, rue Sainte-Isaure, ouvrira une petite droguerie.

Stéphane ne se veut pas trop triste de la fin de cette épopée. Il se félicite que les huit salariés ne soient pas pénalisés par la fin du commerce. Certains sont proches de la retraite, d'autres ont des projets professionnels. Christophe sera en retraite le 1^{er} avril. Stéphane a encore quelques années devant lui. Repartira-t-il sur un nouveau projet ? « Pour l'instant, je sais simplement que je vais me reposer dans ma maison en Auvergne. »

Et que pense son père Émile de la fin de cette saga familiale ? « Il voit bien que ce serait difficile de reprendre le magasin. » D'ailleurs, malgré ses 88 printemps, Émile n'hésite pas à passer des commandes sur internet... ● NOËL BOUTTIER

UN NOUVEAU TEMPLE DU VINYLE

La famille des disquaires indépendants du 18^e, que nous avons présentée dans le numéro 266, accueille un petit nouveau qui risque de faire du bruit. Dizonord, pour disquaire de la zone nord, a ouvert ses portes le 8 février dernier avec une grande fête sur deux jours où se sont croisés aux platines de nombreux dj's parisiens. Créée par Xavier Ehrestmann et Vincent Privat, tous deux passionnés et vendeurs de vinyles aguerris, la boutique offre dans ses bacs un large choix de disques d'occasion de tous styles (électronique, folk, zouk, afro, disco) qui régaleront les « chineurs » en quête de perles rares, ainsi que de nombreuses nouveautés et



rééditions. On peut même y boire du café, de la bière et du vin sous réserve d'adhérer à l'association. Désireux de créer un véritable lieu de vie ouvert à tous les publics et aux habitants du quartier, Dizonord organise également des activités destinées aux enfants comme aux adultes (initiations musicales, graff, histoire de la musique, cours de mix) en plus des événements musicaux (rencontres, release-parties, DJ sets, projections, performances) qui s'y tiennent régulièrement. Léo Leroy

9 rue André Messager, ouvert du lundi au samedi de 11 h à 20 h, métro Porte de Clignancourt.

LES DEUX FONT LA PAIRE

Nouvelles venues dans le quartier, Myriam et Malika transforment chaussures et vêtements en pièces uniques grâce à la customisation.

L'accueil est souriant et enjoué. Les murs de la boutique-atelier sont peints de noir, canapé et rideaux de velours rouge rappellent les coulisses d'un théâtre. Des graffitis au nom de Bellae Custom peaufinent l'esthétique du lieu. Les sœurs Belghalia, Myriam 25 ans et Malika 27 ans, « [voulait] vraiment un espace agréable dans lequel les clients seraient à l'aise comme à la maison ». Et cela semble être le cas. « Parfois ils arrivent et juste avec l'ambiance et la musique, ils se mettent à l'aise, s'enfoncent dans la boutique et s'aventurent jusque dans l'atelier du fond. »

Ici, les deux sœurs nettoient, réparent et personnalisent les chaussures depuis décembre dernier. Pas seulement les sneakers exposées en vitrine, revisitées façon cultures urbaines héritées des États-Unis, mais aussi les chaussures de ville, escarpins compris. Ce, à compter de 30 €. Tous les vêtements peuvent aussi, comme les chemises et vestes en cuir exposées en boutique, être personnalisés.

Qu'entendent les sœurs Belghalia par personnalisation ? À cette question, leur enseignante apporte une réponse imagée. Avec le pinceau comme principal outil, elles appliquent couleurs, paillettes et strass selon leur inspiration ou celle de leur client.



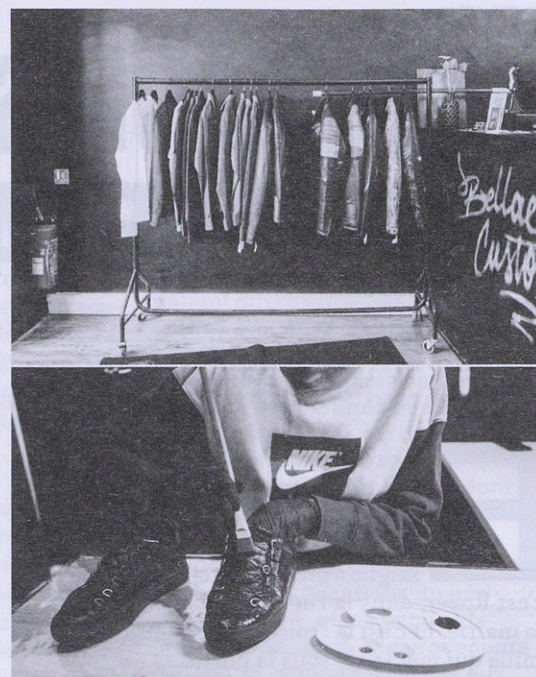
Claire Gaby

Myriam s'est formée seule et la première à la personnalisation de chaussures et textiles. Elle travaillait alors dans le domaine de la restauration et avait été séduite par cette pratique lors d'un stage à Manchester. Inspirée par des vidéos glanées sur internet, elle a tâtonné, testé différentes choses. Puis elle a transmis cette passion à son aînée et l'a formée avant de s'associer avec elle. Ainsi, Malika est désormais en charge des tâches administratives en même temps qu'elle « customise » aux côtés de sa sœur.

Rôle central des réseaux sociaux

Pour le moment, les clients de la grande boutique-atelier sont surtout de jeunes hommes, « étudiants ou artistes ». Qu'ils passent en voisins ou qu'ils se fassent livrer à l'étranger, ils ont pour beaucoup eu connaissance de Bellae Custom grâce à internet et aux réseaux sociaux.

Ces réseaux ont une place fondamentale dans la vie de la jeune société. Ils sont à la fois une source d'inspiration, une plateforme de discussion avec de potentiels clients et un outil de promotion. L'an dernier, ils furent même la seule vitrine de Myriam : elle travaillait alors dans un box de la zone industrielle de Saint-Denis.



Claire Gaby

Depuis que les sœurs sont dans le 18^e, visibilité et clientèle ont augmenté. « Pour la première fois, à côté des commandes pour cadeaux d'anniversaire, deux paires assorties ont même été conçues pour de jeunes mariés », se réjouit Myriam. Par ailleurs, plusieurs projets de collaborations sont à l'étude, notamment avec des entreprises de restauration, du spectacle et du monde de la nuit. À Saint-Denis, Myriam était bridée dans sa créativité par l'exiguïté des locaux et les demandes récurrentes de reproduction de mêmes modèles. Désormais, Bellae Custom « propose des créations qu'elle n'aurait pas imaginées un mois auparavant ». ●

AÏSSATOU NDIAYE

Bellae Custom, 38 rue Caulaincourt, 07 66 19 62 47, ouvert du lundi au samedi de 13h à 20h Instagram: bellae_custom

Sur les murs de la ville...

Quand la publicité gâche tout, même les meilleures intentions.

Au pied de la Butte s'est installée une nouvelle entreprise. Elle conçoit des protections périodiques féminines (tampons et serviettes) vendues sur abonnement. Soit. À Paris, on peut quand même se déplacer pour aller faire ses courses un peu partout. Mais passons, car les produits sont fabriqués à partir de coton bio. Génial ! Et l'entreprise parraine l'association Règles élémentaires en offrant des protections à des femmes sans abri ou en grande précarité. Presque parfait, non ?

Pourtant, et alors qu'elle dispose déjà d'une grande vitrine pour s'afficher et se faire connaître des habitants, cette nouvelle marque

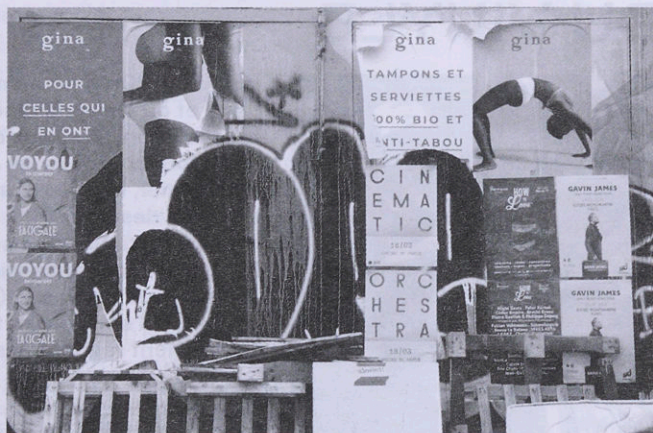
s'est aussi chargée de redécorer la vitrine d'un commerce abandonné quelque 50 mètres plus loin, avec une belle campagne d'affichage sauvage. En communication, l'affichage sauvage est LA tendance du street marketing. Il existe même des agences spécialisées... Il paraît que cela offre

« une visibilité forte et moderne auprès d'une génération réaliste », explique l'une d'elles sur son site. C'est vrai, on a bien remarqué cette campagne.

La ville de Paris aussi, qui dépense chaque année quelque 200 000 € pour nettoyer ces affichages sauvages. Un budget refacturé aux annonceurs.

Mais même avec cette mesure, l'affichage sauvage coûte à une entreprise tellement moins cher qu'une campagne officielle qu'il ne risque pas de disparaître de sitôt... L'avantage, c'est que la moindre campagne est très vite remplacée par une autre. Saurez-vous reconnaître sur cette image les affiches dont nous vous parlons ? ●

SANDRA MIGNOT



LE CITY STADE DÉRANGE

L'espace jeu du square Burq a été transformé en une (vilaine) cage à foot. Un enclos avec de hautes grilles ferme cet espace où les petits venaient auparavant glisser sur un toboggan. Les parents, qui n'ont pas été associés à cette décision d'aménagement, s'en sont émus via une pétition qui rassemble 819 signataires. Plus ennuyeux : la transformation des lieux attire à présent des jeunes tous les soirs, squattant l'espace et semblant générer des nuisances : bruit et trafics en tous genres. Quand il pleut, des indésirables se réfugieraient dans les halls d'entrée voisins. Les riverains mobilisés ont rencontré la Mairie fin janvier, qui s'est excusée pour l'absence de concertation préalable. Elle propose de réinstaller les jeux dans une autre partie du square. Rien ne dit que le city stade sera déplacé. S.M.

<https://frama.link/petitionsquareburq>

VENT DE LIBERTÉ AUX SOIRÉES BARBI(E)TURIX

Soirées phares du monde lesbien, les « Wet for me » s'invitent régulièrement à La Machine et pulvérisent les codes du genre.

Nos corps sont beaux et fiers. Nos corps sont politiques. » Sur Facebook, la description de la dernière « Wet for me » (traduire par « mouille/mouillée pour moi ») à la Machine du Moulin Rouge ne laisse pas de marbre : pour lancer l'année 2019, le collectif organisateur lesbien Barbi(e)turix a misé sur le thème « Nude edition ». En grande majorité lesbiennes, mais aussi bisexuelles, gays, trans ou hétéro, 1 500 personnes ont dansé cette nuit-là de 23 h à 6 h sur de la musique électronique en toute liberté, habillées, en soutien-gorge ou même seins nus. Au programme : « Full boobs, chaleur-bonheur et ton cul qui ondule sur les nappes d'une programmation d'artistes qui feront 2019. »

Par et pour les filles

Depuis 2012, Barbi(e)turix a posé ses valises à La Machine pour y organiser quatre soirées par an. Un choix symbolique mais aussi stratégique : « Pigalle, c'est le nerf de la guerre de la nuit, explique Rag, directrice artistique et DJ résidente du collectif depuis huit ans. C'est aussi un quartier connu mondialement. Les filles se prennent souvent en photo avant les soirées devant le Moulin Rouge. » Les « Wet for me » sont des soirées pensées par et pour les filles. « Le but est d'offrir un espace safe aux lesbiennes, pour qu'elles ne se sentent pas opprimées. La musique est importante, mais c'est surtout l'occasion de se sentir libre de danser, d'être soi. »

Une liberté qui a rendu Julia accro dès sa première. Cette étudiante en communication visuelle de 27 ans, qui habite place de Clichy, en est à sa cinquième participation : « Ça a été le coup de foudre, exactement le genre de soirées que je cherchais. Je suis bisexuelle et je voulais rencontrer plus de filles mais surtout des endroits avec du très bon son. Ce soir, je suis venue avec une "date" et une amie qui se cherche un peu sexuellement. »

Clémentine, consultante de 23 ans, lesbienne, souligne que l'ambiance y est différente des autres soirées lesbiennes parisiennes, avec une « diversité

de styles, d'origines et d'âges que l'on ne retrouve pas dans les quelques lieux connus du Marais, comme la Mutinerie ou le So what. »

Libérer les corps

Aller à la Wet, c'est réaliser combien le monde des soirées électro à Paris, masculines à 60 % environ, est saturé de normes restrictives hétéro, permissives pour les hommes et limitantes pour les femmes. Les hommes torsos nus sont légion dans ces soirées, pourtant pas un téton féminin en vue. À la Wet, plusieurs dizaines de clubbeuses fêtent allègrement le privilège de danser comme elles

les a beaucoup briefés sur l'accueil de ce public. Les femmes sont plus exposées au harcèlement, leurs attentes sont différentes. On s'adresse à elles autrement, avec plus de respect, en étant plus avenant et bienveillant que lors d'autres soirées électros. Elles ont par exemple un accès non-genré aux toilettes et peuvent aller au fumoir intérieur et extérieur topless si elles le veulent... »

Mais la bienveillance s'arrête souvent aux portes de La Machine. « Pigalle, c'est les paillettes, mais à 4-5 h du matin, c'est autre chose. Chaque soirée, une fille est agressée en sortant, en prenant son taxi ou en rentrant chez elle. »

Un succès contagieux

Cette saveur toute particulière des Wet, empreinte de liberté et d'une excellente qualité de programmation musicale, attire de plus en plus de monde au-delà du public lesbien. Parmi ces nouveaux adeptes, des mélomanes purs et... des hétérosexuels. Un phénomène qui nécessite de la part de Barbi(e)turix un vrai exercice d'équilibriste pour ne pas déposséder les lesbiennes de leur espace de liberté. « De plus en plus de femmes hétéros viennent entre copines car il n'y a pas l'agressivité des hommes qui prennent la place au bar, sur la piste de danse, ou en venant les draguer, poursuit Rag. Elles cherchent un espace féminin. Les hommes sont



Marie Rouge/BBX

Barbi(e)turix est un collectif féministe et lesbien créé en 2004. Dans ses soirées, il veille aussi à programmer des DJ femmes.

l'entendent, en toute sécurité, même si elles sont seins nus. Loin d'une ambiance libertine, les corps sont là, sensuels sans être sexuels, « beaux et fiers ».

Pour réaliser cette prouesse, Rag peut compter sur l'équipe de sécurité en or de la Machine : « On

aussi de plus en plus nombreux. Accompagnés de copines, ils peuvent rentrer. Parfois, ils reviennent seuls et ne voient pas pourquoi on les refuse. Il y a peu d'espaces pour les lesbiennes à Paris, il faut donc le leur laisser. » ●

MIREN GARAI COECHEA



Jean-Claude N'Diaye

LE RETOUR DE LA LUMIÈRE

Le Chemin de lumière, l'œuvre d'Henri Alekan et de Patrick Rimoux qui valorise les escaliers de la rue du Chevalier de la Barre, a été restauré. Les 135 étoiles de l'installation, fichées entre les pavés et inaugurées en 1995, ne s'allumaient plus depuis une quinzaine d'années. Il aura fallu la persévérance de l'Association de défense de Montmartre et du 18^e pour convaincre la Mairie de lancer les travaux. S.M.

COURIR LA BUTTE

Les traditionnelles Foulées du Tertre sont programmées le samedi 23 mars. Un parcours de 10 km a été tracé pour les adultes, et un autre de 1,3 km pour les enfants. Inscriptions possibles le jour même à 14 h 30 square Nadar.

UNE SECONDE VIE POUR LES BAGUETTES!

Au pied de la Butte, la boulangerie Raphaëlle façonne un nouveau pain : le Phénix, en ajoutant à la farine traditionnelle, de la poudre de baguettes invendues, séchées puis broyées.

Sous les étagères de baguettes, entre le complet, le campagne et le bûcheron, un nouveau pain est proposé depuis quelques semaines par la boulangerie de la rue André del Sarte : le Phénix. Un nom légendaire derrière lequel se cache une histoire particulière. Comme « celui qui renaît de ses cendres », le Phénix est un pain confectionné à partir... de pain ! La farine à la base de ce pavé est en effet composée, pour moitié, de farine traditionnelle et de poudre de baguettes séchées.

À l'origine de ce produit, le Crumbler, une machine que Priscilla et Sébastien Hayertz, les artisans de la boulangerie Raphaëlle, expérimentent depuis novembre. Conçue par Franck Wallett, ingénieur bordelais, cette machine permet de transformer en farine jusqu'à 100 kg de pain par heure. « C'est comme une machine à chapelure mais à une plus grande échelle, avec une plus grosse lame », décrit Priscilla. Si elle était d'emblée conquise, son mari s'interrogeait sur la place qu'allait prendre la machine dans le laboratoire de la boulangerie.

Entre le pétrin et le four, elle trône finalement sur une table sous laquelle sont entreposés deux bacs de farine.

Avant d'être broyées, les baguettes doivent sécher entre trois et quatre jours, explique Priscilla, pointant des grilles sur lesquelles sont justement posées des flûtes rassies. Une étape cruciale : dès lors que les baguettes sont bien sèches, la farine produite peut être conservée pendant un an, sans se détériorer ni perdre ses qualités nutritives, atteste le guide de maîtrise sanitaire du Crumbler.

Qualité et conservation

Les boulangers font fonctionner la machine une fois par semaine, durant une trentaine de minutes, pour réduire près de 75 baguettes (les invendues). « Ça fait un boucan d'enfer », pointe avec malice Priscilla, qui assure que la quantité de farine alors générée suffit pour la production hebdomadaire de Phénix. Chaque jour, six pains « recyclés » d'environ 1,2 kg sont cuits et jusqu'à une dizaine le week-end. Vendus 7 € le kg, ils coûtent le même

prix que les pains spéciaux les moins chers.

Le Phénix attire deux types de clients dans cette boulangerie située à deux pas de la Maison du zéro déchet. D'après Priscilla, il y a ceux, plutôt tendance « écolo-bobo », qui viennent pour la démarche éco-responsable. Et il y a ceux qui ont testé et qui reviennent pour le goût ! « C'est un excellent pain, avec une croûte croquante et une mie brune légèrement sucrée », apprécie Vladimir. Habitué de la boulangerie, il voit un autre avantage au Phénix : « il se conserve très bien, plusieurs jours ». Même mieux que les autres pains, ajoute la boulangère selon qui cette qualité est liée à la densité du produit, « il y a moins d'air qui circule dans les alvéoles, ça permet donc de conserver l'humidité ».

Désormais approuvée, la recette du Phénix pourrait être déclinée pour des pains recyclés spéciaux, avec des graines par exemple, avance un des boulangers. Quant à « la farine recyclée », elle va maintenant remplacer la farine traditionnelle pour la confection de nouveaux cookies. Selon le tamis utilisé, les biscuits seront plutôt moelleux ou sablés, explique Priscilla, qui va commencer à les fabriquer ce mois-ci. ●

LUCE BURNOD

Boulangerie Raphaëlle, angle 10 rue André del Sarte, 1 rue Feutrier, métro Barbès-Rochechouart ou Anvers.

LA CHAPELLE

AU 38 CHAPELLE, LA CULTURE COMMENCE PAR LE LOCAL

Fruit de la réunion entre plusieurs associations culturelles du quartier, un nouvel espace partagé souhaite faire rayonner la culture sous toutes ses formes.

Tirant son nom de son adresse, Le 38 Chapelle est actuellement partagé par neuf associations : la Compagnie des Rêves Ayez, la Compagnie Matador, 1001 Images, Radio Raptz, les Eléphants Roses, Amunanti, la Compagnie de l'Astre, la Fabrique des Impossibles, les LAACCS (Laboratoires d'actions artistiques et de créations chorégraphiques). Pour organiser la vie de l'espace, une association du même nom fonctionne sous forme de comités (communication, gestion, administration). Depuis plusieurs années, ce projet était mûri par



Florencia, Baya, Jacqueline et Anne.

plusieurs acteurs issus de structures associatives œuvrant pour la culture auprès des habitants du quartier et alentours. Un projet impulsé par l'équipe de développement local dans le cadre de la politique de la ville et concrétisé en 2018 avec, en point d'orgue, son inauguration officielle le 5 octobre dernier.

Un laboratoire commun

Si cet espace permet à chacune de ces associations de développer ses propres activités, il offre aussi l'opportunité de partager les savoirs et expériences. En favorisant les échanges, il va servir à créer des projets mutualisés, comme le souligne Baya Bellal, de la Compagnie des Rêves Ayez : « Pour le moment Le 38 Chapelle est encore en phase de rodage mais, dans un futur proche, nous souhaitons mener des projets artistiques communs de manière régulière, par exemple des expositions au local ou des manifestations culturelles dans le quartier. »

Une ambition appuyée par William Astre, metteur en scène au sein de la Compagnie Astre : « Pour impulser ces temps de partage,

nous avons invité toutes les associations membres à intervenir lors d'une journée au sein de la prochaine édition de notre festival annuel, Le Festival de l'Astre ». Pour Laetitia Angot, des LAACS, la dimension artistique collaborative du projet va de pair avec sa dimension sociale : « Le 38 Chapelle est un laboratoire qui nous permet de créer ensemble, il facilite la réflexion en amont ».



Chloé, William, Pauline et Laetitia.

Pour le moment, plusieurs associations du collectif interviennent déjà ensemble lors d'événements locaux comme La Bonne Tambouille, chaque deuxième samedi du mois sur la place Mac Orlan et, cet été, aux Squares en fête où des animations gratuites sont proposées aux jeunes du quartier. ●

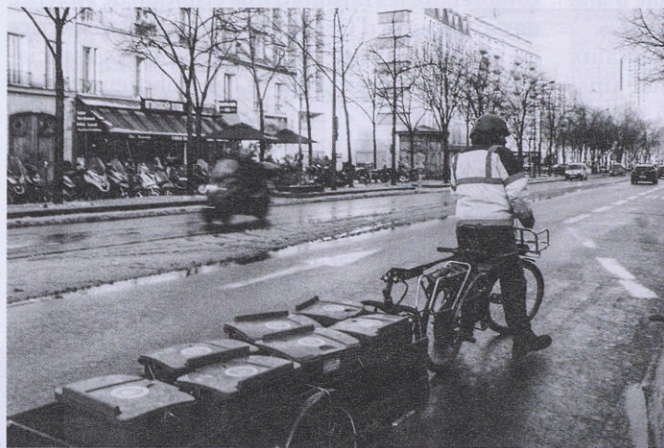
LÉO LEROY

facebook.com/le38chapelle/

DE NOUVELLES POUSSSES À LA CAVERNE

La ferme souterraine accueille depuis peu des plantes aromatiques et une machine à fabriquer le compost.

Après les endives et les champignons (lire notre numéro 256), voici venu le temps des micropousses exotiques et des herbes aromatiques à La Caverne. Une dizaine de start up spécialisées dans l'alimentation se sont installées dans ce parking désaffecté. Parmi elles, l'entreprise Wesh Grow qui a planté ses premières graines en août et dont le catalogue compte désormais une trentaine de variétés. Petits pois, tournesol, poireau, fenouil, ou encore bourrache, radis sangria...



Claire Gaby

Tous ces légumes se consomment en version pousse, dès que les premières feuilles apparaissent, après une à trois semaines. « *L'intérêt du maraîchage urbain, c'est de faire pousser nos végétaux dans un environnement très stable, sans devoir tenir compte de la saisonnalité. Cela nous permet par exemple de cultiver des variétés exotiques* », explique Glenn Cheynier, l'un des cofondateurs de Wesh Grow, avec Laurent Cauraudon. Une reconversion professionnelle à 180 degrés pour ces deux entrepreneurs issus du monde de l'informatique et de la communication. « *Les micropousses sont très concentrées en nutriments.*

Elles contiennent beaucoup plus de vitamines et de minéraux que les plantes adultes ».

Leur clientèle se compose pour le moment de restaurateurs installés dans un périmètre restreint - le 18^e ou les arrondissements limitrophes. Parmi les curieux, on trouve l'Abattoir végétal (rue Ramey), le Montcalm et la Belle-mère qui fume. Les produits sont uniquement livrés à pied ou à vélo électrique. Glenn Cheynier espère élargir bientôt sa clientèle aux habitants de l'arrondissement, via les marchés ou les supermarchés bio.

À propos de l'éclairage, les concepteurs répondent sur leur site qu'ils utilisent des LED et que seules les micropousses en ont besoin, soit seulement 10 % du volume cultivé.

Compost en circuit court

Autre nouveau-venu dans la ferme urbaine, Les Alchimistes. Leur spécialité : la collecte des biodéchets des professionnels (restaurants, supermarchés, épiceries, cantines...) et le compostage sur place. Dans le 18^e, où l'activité démarre tout juste, La Recyclerie, Pomme de pain et la mairie sont leurs premiers clients.

Seulement six semaines après avoir été collectés, les épluchures et autres restes alimentaires deviennent du compost. Un délai très court, permis par la technique utilisée, celle du compostage électromécanique. Le conteneur est fermé, ce qui permet d'accélérer la montée en température et de réduire

les odeurs. Cet engrais naturel est revendu aux habitants ou à des fermes urbaines. On peut en trouver à la Boutique for tomorrow, esplanade Nathalie Sarraute, par exemple.

Nouveau défi

« *Nous voulons privilégier les circuits très courts pour des questions environnementales. Nous avons commencé notre activité aux Grands voisins, dans le 14^e, mais nous cherchions un site pour relocaliser le traitement des déchets du nord de la capitale* », détaille Alexandre Guilly. Ce dernier est cofondateur de



Claire Gaby

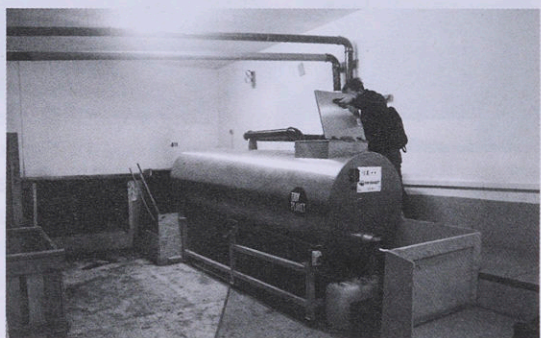
Martin, de l'association Les Alchimistes, récupère des déchets organiques de la cuisine de La Recyclerie (en haut). Ils seront ensuite acheminés à vélo jusqu'au composteur (ci-dessous) à La Caverne.

la start-up avec Fabien-Kenzo Sato et deux chantiers d'insertion. Les Alchimistes sont d'ailleurs labellisés « entreprise solidaire d'utilité sociale ». Toutes les livraisons se font à vélo.

Leur prochain chantier sera de s'attaquer au compostage des couches pour bébé. L'enjeu est de taille, vu les montagnes de déchets en tout genre générées par ce type de produits. Les Alchimistes travaillent sur une solution de recyclage avec l'Agence de l'environnement et de la maîtrise de l'énergie (Ademe) et un fabricant de couches compostables. L'objectif est d'aboutir d'ici le printemps. ●

FLORIANNE FINET

wesh-grow.com
alchimistes.co



Claire Gaby

LE CDG EXPRESS SUR LES VOIES

Malgré les réserves de la présidente de la région et de la maire de Paris ainsi que de nombreux élus de Seine-Saint-Denis, le décret approuvant le contrat de concession du CDG Express est paru ce 16 février au Journal Officiel. Le ministère des Transports avait annoncé le 11 février la signature du contrat avec le gestionnaire d'infrastructure, une société détenue à parts égales par ADP, SNCF Réseau et la Caisse des dépôts. D.F.

EXPOSITION

Uttam Karmoker n'est pas que l'aimable kiosquier de la place de La Chapelle. C'est aussi un artiste. Il expose ses photos et illustrations au Centre Paris Anim, 26 boulevard de La Chapelle, jusqu'au 11 mars.

DE LA RUCHE À LA TABLE

Les apiculteurs de l'association *Abeille et joie* ont installé une miellerie collaborative et pédagogique au pied d'un immeuble Toit et Joie - Poste Habitat. Il y a plus de 1 000 ruches dans Paris. Et pour que le précieux nectar arrive sur nos tables, pas de baguette magique, il faut bien récolter les cadres à la belle saison et en extraire le miel. L'opération était jusqu'ici souvent réalisée dans des salles de bains ou des locaux inappropriés. Avec cette installation, *Abeille et Joie*, créée en 2017 par Volkan Tanaci, apiculteur et fondateur de l'entreprise Citybzz, dispose désormais d'une meilleure solution.

Outre l'extraction et la mise en pot du miel récolté par les membres de l'association, l'objectif est d'initier les habitants au monde de l'apiculture urbaine et de favoriser la sensibilisation à la biodiversité. Des ateliers grand public et des formations spécialisées sont aussi prévues. Le matériel minimum est présent : enfumoir, extracteur manuel, et bientôt l'équipement sera plus important. Ce sera à la fois un lieu d'échange de savoir-faire, mais aussi de documentation, avec un coin lecture et des animations pour les enfants. Pour l'instant, pas de vente de miel mais des événements ponctuels sont prévus pour participer au processus de fabrication et avoir l'occasion d'en apprendre plus sur la vie des abeilles et sur la biodiversité en général. ●

DANIELLE FOURNIER

14 rue Pajol, métro La Chapelle.

TOUS ENSEMBLE POUR UN ESPACE PUBLIC BIENVEILLANT

Un groupe d'acteurs sociaux du quartier publie un livre qui tente de répondre à une question complexe : comment impliquer les habitants dans l'action collective, pour faire de l'espace public un lieu de socialisation ?

C'était un beau jour de l'automne 2014, plus précisément le samedi 11 octobre. Les badauds de la Goutte d'Or n'en croyaient pas leurs narines : ça sentait les grillades dans tout le quartier, en pleine journée. Des jeunes adultes organisaient un barbecue sur la friche de l'angle des rues Myrha et Léon, à la place de l'actuel 360° en construction. Celui-ci était autorisé contrairement à ceux qu'ils organisaient d'habitude, dits « sauvages ». C'est grâce au Groupe de recherche-action jeunes et espace public (GRAJEP) que cela a été rendu possible. Et plus

précisément grâce au Comité des experts d'usage (CEU) créé en son sein.

Le Groupe publie aujourd'hui un ouvrage qui fait la synthèse du travail théorique passionnant qui a débouché sur ce petit événement. « Le projet "barbecue" est né d'un débat autour de la question de l'occupation de l'espace public par de jeunes adultes qui organisaient régulièrement des barbecues sur une friche, peut-on y lire. [...] Ces barbecues causaient pour certains un désagrément, mais étaient surtout perçus comme une provocation et le symbole d'une appropriation illégitime, voire illégale de la rue. »

Ce CEU rassemble des habitants de la Goutte d'Or et permet ainsi de les associer à la réflexion sur l'espace public menée par le GRAJEP. Ce sont ces habitants qu'on n'entend jamais, qu'on voit si peu, les jeunes, les vieux, les femmes, qui vivent ici, qui utilisent l'espace public et à qui on ne demande jamais leur avis sur la ville dont ils rêvent. Lydie Quentin des Enfants de la Goutte d'Or (EGDO) et membre du GRAJEP, explique : « Comment récolter la parole des gens les plus éloignés de la chose publique ?

A chacun son utilisation de l'espace public : certaines ressemblent à une privatisation (ci-contre), d'autres à un partage. Un enjeu fondamental pour le lien social.



Joueurs de dames, au square Léon, à proximité d'un espace de jeu pour les enfants.

« Ça a été un combat permanent d'aller chercher ces gens là et on n'y a pas toujours réussi. En tout cas, ça nous a permis de changer durablement nos façons de travailler au quotidien avec ces publics. »

Le GRAJEP a été créé en 2010 pour tenter de comprendre les raisons d'une éruption de violence dans la Goutte d'Or. Estelle Verdier est directrice de la Salle Saint-Bruno (SSB), l'une des associations parties prenantes de cet ambitieux projet. Elle raconte : « En 2010, il y a eu une vague de violence et notamment d'arrachages de colliers par des très jeunes de 10 - 13 ans. » Les intervenants de terrain ont alors constaté que les réponses habituelles, en termes de médiation, de police et de justice, n'étaient plus satisfaisantes. Estelle poursuit : « Nous avons essayé d'imaginer quelque chose de nouveau face à ce problème, mettre les personnes concernées autour d'une table et constituer un projet inter-institutionnel innovant. Nous étions condamnés à créer une nouvelle méthode pour ne pas prolonger les mêmes schémas d'action qui constituaient notre quotidien. » ●

FRÉDÉRIC CONSTANS

GRAJEP « Comment agir ensemble dans l'espace public pour qu'il devienne un lieu de socialisation propice à l'épanouissement de tous ? ». L'Harmattan.



Elena Perilino - Paris Goutte d'Or (Éditions Loco, 2018)

UNE BOUTIQUE EDF ÉPHÉMÈRE... OU PAS ?

Des syndicalistes se sont mobilisés pour la défense du service public en accueillant les usagers dans une boutique EDF fermée depuis plusieurs mois.

Trois jours durant, du 13 au 15 février, la boutique EDF au 70 boulevard Barbès a rouvert ses portes, après plus d'un an de fermeture. Une initiative de délégués CGT-EDF Paris sous l'intitulé : « Pour accéder à nos droits, nous voulons nos services publics à côté de chez nous. » Cinq délégués aux gilets rouges dont le dossard arbore fièrement « 100 % service public » vont au devant des passants pour expliquer la démarche et faire signer la pétition pour le rétablissement des boutiques EDF. « 400 signatures hier », annonçaient-ils, heureux. Et de préciser qu'ils donnent de leur temps libre pour faire vivre cette réouverture, ajoutant en souriant qu'ils avaient la clef du local, qui appartient d'ailleurs à tous, car au service public d'EDF.

Et d'après cette riveraine, le besoin existe : « J'habite juste à côté, au 68, explique Claire. C'est "définitivement" fermé, bien que quelques personnes travaillent à l'intérieur sans doute en vue d'une réaf-

fectation ? Mais tous les jours, je vois des gens découragés, des étrangers, des gens qui parfois ne savent pas lire, qui se cassent le nez sur la porte fermée. Il y a juste une étiquette avec un numéro de téléphone qui les envoie sur une de ces plateformes-labyrinthes... Bref, des gens incapables de démêler sans aide leurs problèmes d'abonnement ou de facture. »

Un besoin réel

Une petite dizaine de cégétistes s'est donc affairée, durant ces trois jours, à l'intérieur des locaux meublés sommairement. Ils ont répondu aux questions des usagers présents. Pas de

connexion informatique, « on fait à l'ancienne », déclare une déléguée. « On écoute et on prend en charge le problème du client en téléphonant soi-même au service. Ça m'a bien pris 20 minutes, mais l'utilisateur est reparti content », dit-elle, en précisant que 38 personnes ont été reçues le premier jour, 42 le lendemain, et 200 au total.

D'autres initiatives de ce type fleurissent dans le pays, à Perpignan, à La Courneuve « où on a tenu 54 jours », précisent les syndicalistes. Boulevard Barbès, seulement trois jours, car il faut des forces

vives pour assurer la permanence. « On rouvrira bientôt... si jamais la direction le décide. » Enfin, la CGT Énergie a plus d'un tour dans son sac puisqu'elle a proposé de réitérer l'expérience dans d'autres services publics : éducation, poste, services sociaux, municipaux, hôpitaux... À suivre. ●

BRIGITTE BATONNIER



RENCONTRE

BARBÈS BATAILLES : UN FILM POUR LA MÉMOIRE DES LUTTES

Andrès Criscaut et Lydie Marlin racontent ici l'histoire de ce film sur la Goutte d'Or, un quartier dont le rôle dans des combats politiques, sociaux et religieux est sans commune mesure avec sa taille : 2 km² ! À voir à la salle Saint-Bruno pour le plaisir d'échanger avec les deux réalisateurs, mais également sur le petit écran.

Andrès Criscaut : Ce film, c'est mon idée mais elle résulte de rencontres avec diverses personnes du quartier. Un quartier qui m'a aussitôt conquis et passionné quand j'y suis arrivé, en 2011, débarquant de mon Argentine natale.

Lydie Marlin : Je m'étais installée depuis quelques temps près de La Chapelle et la Goutte d'Or m'intimidait un peu : cette foule dans les rues, les vendeurs de cigarettes à Barbès. J'ai rencontré Andrès dans un cours de montage. Il m'a conseillé de visiter la Goutte d'Or avec le guide Jacky Libaud et j'ai découvert la richesse du quartier, son histoire et comment celle-ci s'inscrit dans l'histoire de France. Ce qui m'a convaincue de me lancer avec Andrès dans l'aventure de ce documentaire.

Andrès : C'est important d'essayer de sauver la mémoire de la Goutte d'Or, lieu symbolique de plusieurs batailles. De sauver et mettre en valeur

l'histoire de Barbès. Et pour cela d'organiser un vide-greniers des mémoires !

Lydie : D'abord on a plongé dans les archives, puis recherché des témoins, des dizaines de témoins à travers tout un réseau d'habitants impliqués dans le quartier. L'idée du film, c'est d'éclairer ce qui peut sembler un grand bazar quand on ne le connaît pas, qu'on ne le comprend pas et qu'on peut s'y sentir un peu étourdi. On a voulu montrer ce qui le structure et comment, son rôle dans des événements historiques, dans des mobilisations populaires.

Andrès : Nous avons construit le documentaire autour de trois axes : la guerre d'Algérie, la lutte des sans-papiers, les musulmans et la polémique autour des prières dans la rue et de leurs mosquées. Trois axes et trois lieux qui leur correspondent : le 28 rue de la Goutte d'Or où étaient torturés les habitants soupçonnés de soutien au FLN ; l'église Saint-Bernard, occupée le 28 juin 1996 par plus de 200 sans-papiers qui en seront violemment expulsés par la police le 23 août suivant ; l'ex-mosquée de la rue Polonceau, une des premières mosquées populaires en France, détruite et non remplacée en dépit des promesses, dont il ne reste qu'une friche où... on joue à la pétanque ! D'ailleurs,



ce serait bien que la Mairie installe des plaques devant chacun de ces trois sites.

Je veux parler des contradictions du quartier et des contradictions de la politique dans le quartier. Par exemple, l'Institut des cultures d'islam, c'était une super idée, mais s'adresse-t-il vraiment aux musulmans du quartier ? Les habitants vont-ils au musée ? Un État laïc peut-il s'occuper de religion ? Je ne crains pas la polémique, au contraire je l'espère. ●

PROPOS RECUEILLIS PAR MARIE-ODILE FARGIER

Le 14 mars, à 19h, salle Saint-Bruno, 9 rue Saint-Bruno. Et le 18 mars, à 23h40 sur France 3 Ile-de-France, dans la série D'ici et d'ailleurs : treize documentaires pour les treize antennes régionales de la chaîne.

Des réalisateurs « d'ici et d'ailleurs »

Lydie Marlin et Andrès Criscaut, lors de la réception de leur prix « Coup de pouce » en 1996 au Figra, le Festival international du grand reportage d'actualité et du documentaire de société. Le 18^e du mois avait alors soutenu leur projet. Journaliste, Andrès Criscaut a travaillé pour RFI, TV5, Le Monde diplomatique, Les Inrockuptibles et la plupart des grands titres argentins. Il a aussi réalisé des documentaires sur la crise grecque et la banque du Vatican. Lydie Marlin est journaliste et réalisatrice. Elle a été rédactrice à France 3 et Arte ; elle a réalisé en 2014 un documentaire sur les Tatars de Crimée et des reportages et enquêtes pour TFI.



**VOUS VOULEZ
NOUS SOUTENIR ?
ABONNEZ-VOUS !**

Abonnement au mensuel Le 18^e du mois

- ☐ Je m'abonne pour 6 mois (6 numéros) :15€
- ☐ Je m'abonne pour 1 an (11 numéros) :26€
- ☐ Je m'abonne pour 2 ans (22 numéros) : ..50€
- ☐ Abonnement d'un an à l'étranger :31€

Adhésion à l'association des Amis du 18^e du mois

- ☐ J'adhère pour 1 an :18€
- ☐ J'adhère pour 2 ans :36€
- ☐ Je soutiens l'association :80€
(comprend abonnement et adhésion pour 1 an)

Remplir en lettres capitales et envoyer avec le chèque à l'ordre de « Les Amis du 18^e du mois », 76, rue Marcadet 75018 Paris :

Nom :
Prénom :
Adresse :
E-mail :

Si vous souhaitez recevoir une facture, veuillez cocher la case ci-après : ☐

Adresse : Les Amis du 18^e du mois 76 rue Marcadet 75018 Paris - courriel : 18dumois@gmail.com - Site : http://18dumois.info

CRÈCHE ISRAËLITE DE MONTMARTRE : LA TRADITION DE L'ACCUEIL

La crèche israéliite est bien connue d'un grand nombre de parents. Il semble pourtant qu'aucun ouvrage ou article n'ait retracé son histoire, intimement liée aux bouleversements, drames et massacres qu'a connus l'Europe depuis la fin du XIX^e siècle. Malgré le peu de sources disponibles, cet article tente d'en retracer les grandes lignes.

En 1821, Odessa connaît le premier pogrom¹ antisémite dans l'Empire russe. Magasins et maisons juives sont vandalisés et pillés mais sans faire de morts. L'événement inaugure une longue série qui se répandra dans la région jusqu'à la fin du siècle. En 1882, un nouveau statut des juifs est instauré, confinant les populations dans des zones de résidence et leur interdisant de posséder des terres. C'est dans ce contexte que commencent les grandes migrations des juifs vers l'occident. On estime au total à trois millions le nombre d'entre eux ayant fui la Russie.

Les principaux pays d'accueil sont les États-Unis, la Grande-Bretagne et la France. Pour faire face à cet afflux de migrants démunis, à Paris en 1900, quarante fondateurs, principalement d'origines russe et roumaine, se réunissent et créent la Société philanthropique asile israéliite.

Son bureau se réunit la première fois le 9 octobre. L'association est autorisée officiellement le 24 décembre 1900 par le préfet Louis Lépine. Le grand rabbin de France Zadoc-Khan en est le président d'honneur et Moïse Fleischer le président fondateur. Le 16 avril 1901, se tient dans les locaux de la mairie du 4^e arrondissement la première assemblée générale de l'œuvre qui compte alors huit cents membres actifs.

De la Pletzl à Montmartre

Le local de l'Asile israéliite est sis dans un premier temps au 15 rue du Figuier dans le quartier du Marais, la Pletzl (la petite place en yiddish). Puis, en 1910, un asile de nuit est construit dans le 18^e arrondissement (42 rue des Saules) où vivent aussi

officiellement d'utilité publique le 2 décembre 1914. Durant les années de guerre, l'association abrite de nombreux blessés de retour du front et des permissionnaires sans famille ou dont les familles habitent les régions occupées.

Création d'un asile de jour

En 1918, pour pallier l'absence de lieu d'accueil en journée des personnes hébergées, des membres de l'association, dont Mme Bleustein, mère de Marcel Bleustein-Blanchet, fondateur de Publicis et président de l'association pendant 30 ans (1965-1996), décident l'ouverture d'un asile de jour au 16 rue des Cloys. Cette même année, la présidence de la République marque sa reconnaissance envers le travail mené par l'œuvre par une visite officielle de Mme Poincaré, l'épouse du président. Les locaux s'avèrent insuffisants, l'association fait l'acquisition d'un terrain au



Victimes des pogroms à Odessa / Ukraine en 1919.

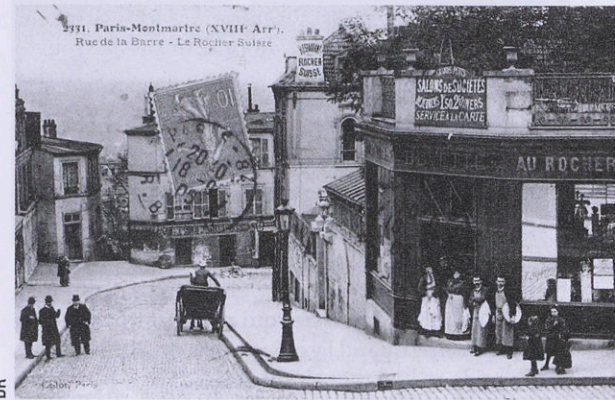
16 rue Lamarck : l'ancien Rocher suisse, célèbre restaurant de la butte Montmartre qui avait fermé ses portes en 1892.

En 1920, l'asile de jour y déménage, puis, le 26 octobre, à la suite des pogroms en Russie Blanche et en Ukraine, 100 enfants, 75 garçons et 25 filles arrivent à Paris où ils sont recueillis à l'asile de nuit puis à l'asile de jour. Des dortoirs sont installés. Par vagues successives, c'est en tout près de 800 enfants qui y furent accueillis avant d'être confiés à des familles. 122 280 nuitées et 189 120 repas ont été assurés. Le 18 mars 1923, une assemblée générale extraordinaire vote à l'unanimité la fusion des asiles et de la crèche et l'œuvre prend le nom d'Association philanthropique de l'asile de jour,

asile de nuit et de la crèche israéliites. En 1932, le bâtiment de la rue Lamarck est officiellement inauguré.

La montée du nazisme et l'occupation

La montée du nazisme et l'arrivée au pouvoir d'Hitler vont provoquer de nouvelles vagues d'immigration. En 1934, les asiles assurent 70 559 nuitées et 269 992 repas, la crèche 5 323 journées. Il faut non seulement faire face à l'urgence mais aussi assurer aux réfugiés un nouveau départ rendu particulièrement difficile pour ceux qui exercent



Fin XIX^e, le célèbre restaurant Au Rocher suisse, à l'emplacement du futur asile de jour, qui s'y installera en 1920.

des professions libérales dont les diplômes ne sont pas reconnus. Pour financer l'accroissement des besoins, des souscriptions sont ouvertes. Nelly Fréval, chanteuse à l'Opéra-comique et présidente du comité des fêtes, organise un bal annuel au Palais d'Orsay et une manifestation le dimanche après-midi au Lido.

En 1938, l'association s'ouvre à tous et adopte de nouveaux statuts. Trois objectifs sont fixés : « Fournir gratuitement un gîte provisoire soit aux indigents, hommes, femmes et enfants de passage à Paris, soit aux personnes temporairement sans travail, sans distinction de nationalité, ni de culte ; créer des ateliers et des ateliers d'assistance par le travail ; recevoir gratuitement des enfants de quinze jours à trois ans dans les locaux ou au dehors des crèches. »

Les années d'occupation ouvrent une nouvelle page de l'histoire de l'association pour laquelle la documentation se fait encore plus rare. La loi du 29 novembre 1941 crée l'Union générale des israéliites de France (UGIF), placée sous la tutelle du Commissariat général aux questions juives. Le décret du 7 mars 1942 spécifie dans son article 2 : « Tous les juifs domiciliés ou résidant en France sont obligatoirement affiliés à l'Union générale des israéliites de France. Toutes les associations juives sont dissoutes à l'exception des associations culturelles israéliites légalement constituées. Les biens des associations juives dissoutes sont dévolus à l'Union générale des israéliites de France. »

associations juives dissoutes sont dévolus à l'Union générale des israéliites de France. »

Des enfants juifs cachés

Le bâtiment de la rue Lamarck devient le centre 28 de l'UGIF et poursuit ses activités : hébergement, repas et placement des enfants dans des familles. L'action de l'UGIF durant ces années demeure controversée. « L'oubli d'une façade légale a couvert le sauvetage de milliers d'enfants juifs, sans empêcher que des bureaux et des foyers de l'UGIF demeurent des souricières » (Michel Laffitte : L'UGIF, collaboration ou résistance, Revue d'Histoire de la Shoah). Juliette Stern, ancienne responsable de la Fédération française de la Women's International

Zionist Organization (WIZO), dirige les services sociaux de l'UGIF. Elle y mène et couvre des actions clandestines de sauvetage. Elle utilise une partie des fonds officiels pour payer des pensions aux familles d'accueil, les déplacements des enfants cachés et les soins médicaux.

En avril 1942, Lucienne Clément de l'Épine, membre de l'organisation clandestine dirigée par la WIZO de Paris, vient rue Lamarck chercher des enfants. Après leur avoir fourni de faux papiers d'identité, elle les met à l'abri des persécutions dans des familles d'accueil de la Sarthe, de la Seine et Oise et de l'Orne. Elle a été reconnue Juste parmi les nations en 1990. Le 9 août 1942, une quinzaine d'hommes et de femmes venus rendre visite aux enfants sont rafles et déportés. Le 10 février 1943, la police française procède à l'arresta-

79 enfants échappent à un bombardement en mai 1944, mais seront déportés quelques semaines plus tard.

tion des enfants de plus de 12 ans, nés de parents russes ou polonais, dans les centres de l'UGIF (Lamarck, Guy Patin, Orphelinat Rothschild et École du Travail). Au total, 42 enfants (35 selon d'autres sources) sont déportés. On en ignore le détail par centre.

Le centre israéliite aujourd'hui

Si les populations qui le fréquentent ont changé d'origine, l'esprit et la tradition d'accueil du centre israéliite demeurent. Le CIM abrite des crèches, un centre d'hébergement et de réinsertion (CHR) et une cantine sociale. Les crèches sont au nombre de trois. La crèche israéliite de Paris au 16 rue Lamarck, la crèche Marcel Bleustein-Blanchet au 20-22 rue du Chevalier de la Barre, et le jardin maternel au 34 rue Lamarck accueillent au total 177 enfants. Le CHR, 74 places, héberge les familles ou personnes en grande précarité pour une durée de 6 mois à 2 ans et demi jusqu'à une possibilité de réinsertion. La cantine sociale, ouverte aux résidents du CHR et aux personnes envoyées par des organismes sociaux (SAMU, Petits frères des pauvres, Ordre de Malte ...) assure de 300 à 350 repas midi et soir.



Juliette Stern

Durant la nuit du 20 au 21 avril 1944, dans la perspective du futur Débarquement, les Alliés bombardent le nord de Paris. Sont visés, la gare de triage de La Chapelle et les entrepôts de la RATP, rue Championnet, où l'occupant réparait et entreposait son matériel de guerre. 2 000 bombes - faisant plus

de 650 morts - sont larguées, atteignant la zone située entre Saint-Ouen, la Plaine

Saint-Denis et le flanc sud de Montmartre. Le bâtiment de la crèche, rue Lamarck, est détruit mais ses résidents en sortent indemnes. Le rapport mensuel du 15 mai 1944 du centre 28 de l'UGIF le mentionne et indique que les 79 enfants ont été transférés 70 avenue Secrétan dans le 19^e arrondissement. Mais le 21 juillet, ils sont arrêtés par la Gestapo et déportés à Auschwitz. Seuls huit enfants reviendront. Entre 1941 et 1944, le centre a fourni au total 139 169 nuitées et 448 214 repas, les années 42 et 43 affichant les chiffres les plus importants. L'activité de la crèche semble nulle à la lecture des documents consultés.

La reconstruction

Cinq membres du conseil d'administration de l'association d'avant guerre sont morts en déportation et l'un a été fusillé. Les survivants à la Shoah se retrouvent et font renaître l'organisation. Dès 1946, 34 674 nuitées et 77 080 repas sont assurés. La crèche, en reconstruction, ne reprendra ses activités qu'en 1949 où l'on dénombre 5 573 journées gratuites. Durant ces années d'après guerre, après une relative baisse au début des années 50, le volume du service rendu par l'association varie au gré des événements internationaux.

En 1956, l'intervention soviétique en Hongrie

et la crise de Suez en Égypte apportent leurs lots de réfugiés, dont le nombre s'accroît encore avec l'indépendance de l'Algérie en 1962. 32 204 nuitées et 131 364 repas gratuits sont assurés en 1957 pour culminer en 55 957 nuitées et 165 801 repas en 1964. Des dortoirs sont installés rue Lamarck et rue des Saules, une collecte de vêtements est organisée.

En 1965, pour financer son œuvre, l'association



Le comité de l'asile de jour israéliite devant le 16 rue Lamarck, novembre 1921.

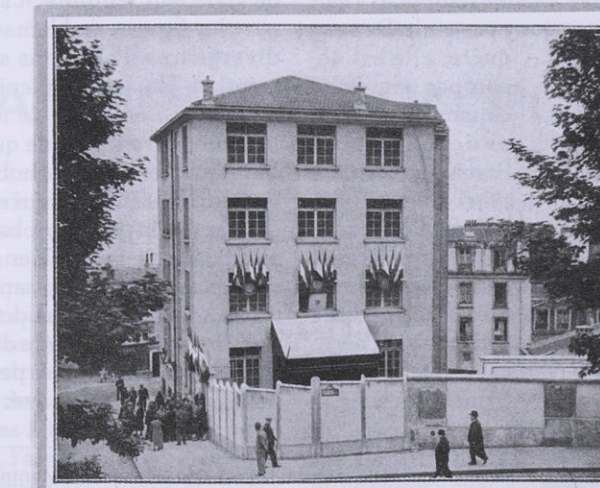
organise un grand gala, co-présidé par Raymond Marcellin, alors ministre de la Santé publique et Walter Eytan, ambassadeur d'Israël en France. Maurice Biraud, animateur de radio, humoriste, comédien célèbre à l'époque, et Enrico Macias s'y produisent.

Dans les années 70, les critères d'accueil évoluent. À partir de 1972, de grands travaux de rénovation sont entrepris jusqu'en 1980. Les dortoirs disparaissent au profit de chambres individuelles pour les célibataires et d'appartements pour les familles. Cette modernisation s'accompagne et se traduit par un changement de dénomination. Finie la Société philanthropique de l'asile de nuit, asile de jour et de la crèche israéliites au nom empreint d'un parfum XIX^e siècle, place au Centre israéliite de Montmartre (CIM). ● PATRICK MALLET

Des fonds officiels utilisés pour payer des pensions aux familles d'accueil des enfants juifs.

de nombreux immigrés juifs originaires de Russie. Cet immeuble accueillera par la suite le Musée d'art et d'histoire du judaïsme, avant son installation rue Vieille du Temple. C'est aujourd'hui une synagogue et le Consistoire. Cette même année, le conseil d'administration de l'association décide la création d'un ouvroir² et d'une crèche. La crèche rejoint l'asile de nuit rue des Saules.

Le 22 mars 1911, est fondé un « comité de dames ». Le 7 février 1912, l'association change de nom et devient la Société philanthropique de l'asile de nuit et de la crèche israéliites. Elle est reconnue



Un nouveau refuge créé à Montmartre par une association philanthropique israéliite. Photo Keystone.

1. En russe le mot pogrom signifie : émeute, destruction, pillage.
2. Atelier de charité où des bénévoles font des « ouvrages de dame » (broderie, travaux d'aiguille) pour les indigents.

NB : toute personne disposant ou ayant connaissance de documents est la bienvenue. Envoyer un message à l8dumois@gmail.com
Remerciements à : Simon Perego, David Amar, Elisabeth Beilein, Michelle Chouraqui.

Bombardé en avril 1944 le bâtiment a été reconstruit sur le même emplacement quasi à l'identique.

MUSIQUE

LO'JO ET SON GRAND SOUK ACOUSTIQUE

Deux soirées bigarrées, nomades, aux couleurs du monde que le groupe explore, dans ses sons, ses odeurs et ses rythmes. Rencontre avec Denis Péan, guide de ce collectif.



Jean-Michel Delage

Il y a trente ans, Lo'Jo c'était un mot, maintenant c'est une histoire : c'est ainsi que Denis Péan, l'un des fondateurs et l'âme du groupe, définit Lo'Jo. Avec les cinq autres membres d'origine de cet ensemble protéiforme, il se produit sur la scène historique des Trois Baudets. De larges extraits de leur dernier disque, *FonetiQ flowers*, seront mélangés à des souvenirs : « Ce sera une pérégrination dans le temps car notre interprétation change à chaque fois, avec une ferveur de l'instant ».

Quand on lui demande les liens qu'il entretient avec le 18^e, Denis Péan dit ne pas connaître Paris par les chiffres mais par ses rues et ses quartiers. Montmartre, pour lui, c'est le souvenir de Bernard Dimey, qui a officié longtemps au Lux Bar, d'où il observait le monde et les gens. Cette position plaît à Denis Péan, qui a écouté la voix de Dimey, associée à celle de Mouloudji et de Magali Noël dans un enregistrement du *Bestiaire de Paris* : « Je marche dans ses traces, je pourrais faire partie, en tant que poète, de ses héritiers. » Aux Trois Baudets, Denis Péan y a chanté déjà une fois.

Ancré à La Fontaine du Mont en Anjou, une demeure qui est « une résidence permanente de vie temporaire » et qui ouvre ses portes aux rencontres de toutes sortes, Lo'Jo

se définit pourtant comme enraciné dans la planète Terre toute entière. Avec un tropisme pour l'Afrique : « Ma musique a beaucoup de racines, elle a quête le sentiment des musiques diverses, des couleurs, des instruments ».

Troubadour et chamane

Grand amateur de jazz, Denis Péan a entraîné sa troupe sur plusieurs continents, surtout au Mali et dans le Sahara : « Je suis sensible à cette source qui coule et à la qualité de ses musiciens. J'en ai pris quelques miettes en route. » Yamina, l'une des deux chanteuses-musiciennes qui seront présentes aux Trois Baudets, joue d'ailleurs d'une harpe malienne, le kamel n'goni, mais on entendra également dans leur instrumentarium bariolé l'imzad, un violon dont jouent les femmes touaregs, la kora, emblématique de l'Afrique de l'Ouest...

Denis Péan a deux maisons, comme il le dit, la musique et le texte mais la musique est première : « C'est le mode le plus extrême, le plus plein, le plus complet. Quelquefois, les mots sont à double tranchant, ce sont des trésors qui fondent comme la neige ». Il n'empêche, Denis Péan est un troubadour, doublé d'un chamane. Il pense en poésie, ses mots deviennent musique... Et comme il le dit, « notre musique est un jardin anarchique qu'on essaie de cultiver pour le rendre à la fois beau et sauvage ». ●

DOMINIQUE BOUTEL

Aux Trois Baudets, 64 boulevard de Clichy, les 14 et 15 mars à 20h30, Denis Péan, Richard Bourreau, Nadia Nid El Mourid, Yamina Nid El Mourid, Baptiste Brondy, info@lestroisbaudets.com, 01 42 62 33 33.

THÉÂTRE

UNE COURSE POURSUITE LOUFOQUE... POUR UN EMBRYON !

Faire rire avec un sujet sensible comme la PMA est plutôt risqué... Mission accomplie pour Qui vole un œuf.

Non seulement elle a perdu son époux dans un accident, mais Sandrine Joyeux voit de ce fait son rêve de devenir mère s'éloigner. Pour devenir enceinte de son défunt mari,

il ne lui reste plus qu'une solution : la fécondation in vitro. Malheureusement pour elle, il est interdit par la loi de faire un bébé toute seule. C'est ainsi que la veuve a l'idée d'un plan « machiavélique » pour y parvenir. Dans sa quête, elle est accompagnée de sa cousine Blandine, avocate, et de Barbara, l'ex de son mari qui est infirmière. Pourtant, rien ne prédestinait ces trois femmes à mener ensemble cette mission périlleuse, qui va les emmener, glacière à la

main, jusqu'en Espagne et en Belgique.

Sous forme de comédie, *Qui vole un œuf* réussit à faire rire sur un sujet de société aussi sensible que celui de la PMA (procréation médicalement assistée). Sur scène, on retrouve trois héroïnes qui ont chacune leur façon de vivre leur féminité et sont au départ les figures emblématiques des divergences d'opinions sur la procréation. Floriane Muller joue le rôle de la veuve en quête de maternité, Isabelle Ferron incarne quant à elle Blandine, fervente catholique. Jane Resmond est Barbara qui ne veut pas d'enfants. Un trio improbable qui va, au fil de la pièce, évoluer d'une manière inattendue et amusante. Arnaud Cassand, seul homme de la bande, notamment dans le rôle du médecin sexiste, incarne tous les personnages masculins de la pièce avec leurs qua-

lités et leurs défauts. Bien rythmé, *Qui vole un œuf* est drôle, décalé et surtout une pièce qui rassemble, ce qui assure un beau moment de divertissement. ● SAMUEL CINCINNATUS



Fabienne Rappeneau

Qui vole un œuf, jusqu'au 21 avril au Funambule Montmartre. Texte : Julie Neveux, mise en scène : Sandra Everro. Avec Arnaud Cassand, Isabelle Ferron, Floriane Muller et Jane Resmond, 53 rue des Saules, 01 42 23 88 83, métro Lamarck-Caulaincourt.



DR

THÉÂTRE

HORS JEU OU... DOUBLE JEU ?

Un ton à la fois malicieux et tragique pour continuer à parler aux absents.

Tandis que se joue la pièce *Fin de partie*, une femme, recroquevillée dans une poubelle, fixe le mur du fond de scène. Elle est comédienne mais a bien peu de choses à jouer. Dans cette histoire, elle est la mère. Et la mère est morte. Alors forcément ! Les mots ronflants des autres, les rires des spectateurs auxquels elle tourne le dos, tout cela lui file la migraine. Pour passer le temps, supporter l'inaction, elle convoque les fantômes.

D'abord celui de la mère. Elle la revoit dans une petite robe d'été fleurie, s'attaquant à un monceau de petits pois à écosser. C'est l'entracte. L'occasion de se dégourdir les jambes, de vomir les mots les plus moches, ceux qui font du mal (cercueil, enter-

rement...). Vite, il faut se replacer dans la poubelle ! Là-dedans elle passe le temps en écrivant. Le carnet et le stylo sont des passagers clandestins.

Beckett en rappel à l'ordre

À ce moment apparaît « l'auteur » : Samuel Beckett en personne (ou en esprit). C'est la comédienne (Catherine Benhamou s'est souvenue en écrivant *Hors Jeu* qu'elle a aussi joué *Fin de partie*) et non le personnage qui l'a appelée. On n'est pas chez Pirandello ! Elle redoute pourtant son « regard d'aigle » dépourvu d'indulgence. Le sourcilieux dramaturge ne goûte guère les libertés prises par son interprète. Au début elle se sentait « hors du jeu » puis est parvenue à s'inventer une place, à repousser les contraintes,

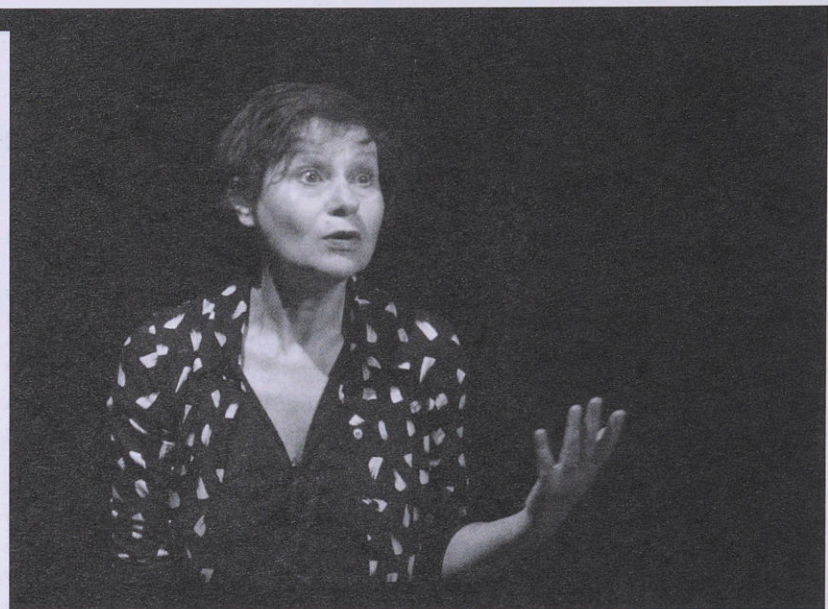
le chagrin du deuil et sa propre disparition.

Catherine Benhamou joue son propre texte, créé en 2006, avec délectation. Son ton léger, parfois malicieux, atténue le côté cérébral du monologue. Elle se moque gentiment de Beckett, réputé pour ne tolérer aucune modification dans la mise en scène de ses pièces. Statique, juchée sur un tabouret, elle renvoie à tous ces personnages condamnés à l'immobilité. Ici ce sont les lumières

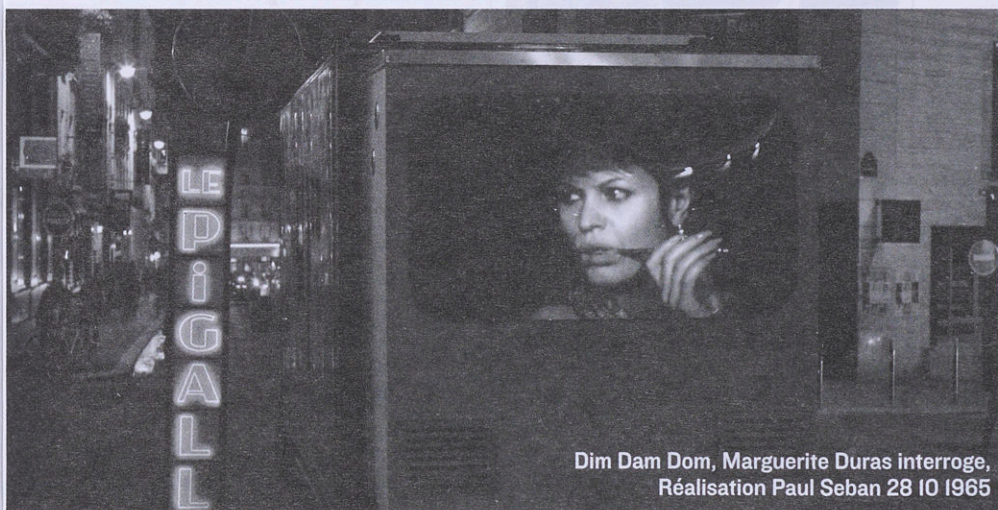
qui créent le mouvement.

Le spectacle est court (une heure) mais d'une grande densité. Est-ce le talent de l'auteur ou celui de la comédienne ? Catherine Benhamou parvient à captiver le spectateur de bout en bout. ● MONIQUE LOUBESKI

Hors jeu, au théâtre de la Reine Blanche, écrit et interprété par Catherine Benhamou, 2 bis passage Ruelle, mercredi, vendredi et dimanche à 19 h, 01 40 05 06 96.



OR



Dim Dam Dom, Marguerite Duras interrogée, Réalisation Paul Seban 28 10 1965

Temps Noir/INA

DOCUMENTAIRE

LE PIGALLE, UNE HISTOIRE POPULAIRE DE PARIS

Qu'est notre Pigalle devenu... ? C'est la question qui s'impose aux anciens du quartier réunis dans ce film documentaire de David Dufresne. Déjà auteur en 2017 de l'ouvrage, *New Moon - Café de nuit joyeux*, consacré aux années délirantes de ce cabaret-rock de légende, le réalisateur vient à nouveau réveiller les lieux qui ont fait ses nuits dans les années 1980. On y croise certains des personnages de l'ouvrage, racontant un théâtre des nuits désormais disparu, dans une petite camionnette aménagée pour l'occasion en salon de prises de vue. On y retrouve des images et des documents d'époque qui font parfois osciller entre l'hier et l'aujourd'hui. Enfin, on y ressent l'immense tendresse du réalisateur pour ces acteurs d'une époque révolue. S.M.

Le 27 mars, à 22h50 sur Arte et en replay jusqu'au 25 mai.

ATELIER

JULIETTE B'ART A TROUVÉ SON PORT D'ATTACHE

Un nouvel espace d'exposition et d'échanges à Montmartre.

Elle en rêvait de sa galerie, Juliette ! Et elle a trouvé ce lieu magique, à côté du Bateau Lavoisier, *L'Expo Montmartre*, espace d'exposition et atelier de travail. Peintre plasticienne, elle souhaite bien sûr y présenter ses œuvres, comme ses « portraits transposés » qu'elle réalise à partir d'une photo.

Surprenants regards d'artiste qu'on a pu apprécier chez Pradel ou au Café qui parle où Juliette B'art a exposé.

Mais dans ce nouvel espace, elle veut aussi proposer des ateliers liés à sa thématique de création et d'abord, son tag « *Changer le monde avec cœur* » dans le cadre d'échanges avec des enfants et des adultes sur leurs idées écologiques à travers l'art, le vivre ensemble, l'amélioration du quotidien. Chaque participant réalisera un cœur à son image avec son message personnel.

Elle organisera des expositions des cœurs réalisés avec les idées de chacun sur ces thèmes ainsi que des événements artistiques qui s'y relient avec les participants. « *Je compte étendre l'idée dans Paris et inviter des personnes de l'étranger en situation difficile, à réaliser un cœur sur bois que je fournis et à participer aux expositions* ».

En avril et mai, Juliette proposera des ateliers de fabrication de « *l'encre du voyageur* » avec des écorces de grenade cueillies à Montmartre ou de réalisation d'un kakemono, etc.

Elle organisera des présentations d'ateliers, des vernissages performances, lectures de poésies, danse, petits concerts, autour d'un verre, tous les derniers vendredis de chaque mois, de 16 h 30 à 21 h. De façon ponctuelle, d'autres artistes seront exposés à la galerie. ● A.K.

L'Expo Montmartre, 30 rue des Trois Frères. Vernissage, inauguration et présentation des ateliers : vendredi 22 mars de 18 h à 22 h. juliettebart@gmail.com ou 06 61 84 00 41

Université populaire de la musique

LA MUSIQUE, ÇA SE DANSE !

Du 13 mars au 18 avril, salle des fêtes ou des mariages de la mairie du 18e.
Programme complet sur mairie18.paris.fr

La danse est au cœur de la cinquième édition de cette manifestation qui a pour vocation de rapprocher le grand public de la musique dite « classique ». De la danse baroque à celle, très contemporaine, que les artistes inventent aujourd'hui, en passant par les grandes pages du ballet classique (Tchaïkovsky, Stravinsky) ou en participant à un bal irlandais (carte blanche au Conservatoire Gustave Charpentier), la musique, ça se danse !

On découvre aussi que la danse, ça s'écrit comme la musique (conférence dansée avec le Conservatoire national supérieur de musique de Paris) et on mettra les corps en mouvement (conférence dansée et atelier jeune public/famille). Les enfants et les jeunes ne

sont pas oubliés, bien au contraire ! Cette année, ils pourront découvrir en ouverture le spectacle *Le cri de la girafe* proposé par la Compagnie Chrysogone Diangouaya (pour tous à partir de 3 ans), imaginer ensemble une chorégraphie (avec la danseuse et chorégraphe Sandra Abouav) et s'initier au hip hop (cours ouverts et battle).

Grâce à un partenariat avec la Philharmonie de Paris et le CNSM, un lab, animé par deux étudiants, est proposé au centre Paris Anim'Chapelle et à la Maison bleue : *Le merveilleux selon Bartók*. Un atelier à base de jeux, de commentaires d'écoute, de moments d'échanges et de pratique musicale. Venez danser ! D.B.



Concert-apéro

BEL CANTO

Musée de Montmartre, 12 rue Cortot, vendredi 15 mars concert à 19 h ou 20 h 30, suivi ou précédé de la visite du musée, tarif spécial soirée : 18 €, réservations : etvoila.art/reservations.html

Événement exceptionnel au Musée de Montmartre, à l'occasion de l'ouverture de la nouvelle exposition Georges Dornier ! Le musée sera, ce soir-là, réservé aux auditeurs d'un concert autour de l'Italie, des chants sardes archaïques de la semaine sainte, à l'heure de gloire du bel canto et à

la découverte de tous les « I » : Monteverdi, Scarlatti, Clementi, Bellini, Rossini, Puccini, Verdi.

De plus, une coupe de champagne sera offerte aux spectateurs ! Avec l'organisateur Dom Paulin : piano et présentation, Clémence Levy : soprano, Matthieu Justine : ténor. M.L.B.

Festival

PRINTEMPS DES POÈTES

Du 16 au 24 mars, à l'atelier-galerie « Passerelles » (ATNT-18) 44, rue Championnet, Tel : 09 54 13 33 51, programme complet www.neonegritude33.afrikblog.com

Pour les 20 ans de cette manifestation culturelle nationale l'association ATNT-18 organise des lectures et scènes ouvertes consacrées aux Beautés d'Afrique et d'ailleurs. Lectures, extraits de pièces de théâtre, expos-vente de poèmes, slam, concerts viendront rythmer la semaine avec des événements presque tous les jours. La poète martiniquaise Pascale Labyille, l'haïtienne Ferdy Ajax, le malgache Hanitr'Ony, no-

tamment seront lus et discutés. Et Thierry Sinda proposera une lecture débat intitulée *La beauté noire de la Bible à la néo-négritude*. À noter également : des lectures sur tombes, dans le cimetière Montparnasse.

Le 23 mars de 14 h à 18 h à MVAC, 15 passage Ramey, Métro Marcadet-Poissonniers ou Jules Joffrin.

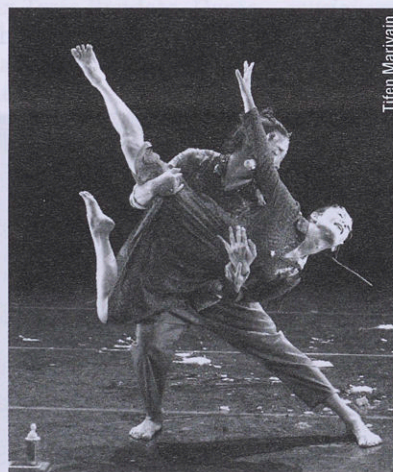
La Ruche des Arts réunira ses abeilles-poète, ses abeilles-chanteur, ses abeilles-tirade, ses abeilles-éclat de rire pour un après-midi... L'association Culture sur cour sera également présente pour des lectures. S.M.

Théâtre

ET LEURS CERVEAUX QUI DANSENT

Grand Parquet, 35 rue d'Aubervilliers, le 22 mars à 19 h, conception et jeu de Vanessa Bettane et Séphora Haymann, 01 40 03 72 23.

Après *Maintenant que nous sommes debout*, la compagnie Mare Nostrum présente sa troisième création : *Et leurs cerveaux qui dansent*. Le duo féminin de la compagnie raconte ses propres histoires, tout en brouillant les limites entre la réalité et la fiction. Ce nouveau spectacle est un travail sur elles en tant que mères. Ici, elles parlent de la différence. Chaque enfant présente des spécificités d'ordre neurologique et, au quotidien, cela oblige les parents à se poser la question de la norme et des problématiques qui en découlent, tel le rapport à l'éducation. Avec ces différences, les enfants proposent ainsi un regard sur le monde, inattendu et déstabilisant. S.C.I.



Danse

SÉQUENCE DANSE

Du 13 mars au 21 avril, au IO4, 5 rue Curial, 01 53 35 50 00. Programme complet : IO4.fr

Cette septième édition de Séquence Danse est un authentique festin chorégraphique, qui s'ouvre à de multiples langages corporels, de la danse contemporaine aux danses et cultures urbaines en passant par la performance. Le menu principal propose au total une quinzaine de pièces volontairement très différentes. Un spectacle jeune public inspiré des contes de Tim Burton, une nouvelle création d'Olivier Dubois, *Tropismes*, le projet *Reicko*, expérimentation dansée et participative de Willy Pierre-Joseph. Et aussi, une projection du film de Clément Cogitore, *Les Indes galantes*, adapté de l'opéra-ballet de Rameau. A.K.



Théâtre

LA COLLECTION

Bouffes du Nord, 37 bis boulevard de La Chapelle, du 7 au 23 mars, d'Harold Pinter, mis en scène par Ludovic Lagarde, avec Mathieu Amalric, Valérie Dashwood, Micha Lescot et Laurent Poitrenaux, 01 46 07 34 50.

Que s'est-il passé une nuit dans un hôtel de Leeds entre Stella et Bill ? James, le mari de Stella, veut savoir la vérité... Se posent également plusieurs questions qui sont autant de départs de fictions. *La Collection* est une pièce sur la quête de vérité, fascinante et sombre. Plus de cinquante ans après leur création, les personnages d'Harold Pinter sont toujours très actuels. Les téléphones portables et les réseaux sociaux permettent de tout voir et tout savoir en temps réel, la vérité semble plus accessible. Pourtant, avec les fake news, les manipulations en tout genre, le mensonge est encore plus colporté. S.C.I.

Droits des femmes

LES FEMMES ET LA VILLE

Le 9 mars de 13 h à 22 h à la Maison de la vie associative et citoyenne (MVAC 18) - 15 passage Ramey - entrée libre - 01 42 23 20 20.

Sur le thème « Les femmes et la ville », la Journée internationale des droits des femmes aborde la vie quotidienne des femmes dans des espaces conçus par et pour des hommes. Un atelier « self défense » est organisé par l'association Osez le féminisme. Des



documentaires sur les marches exploratoires de femmes à la Goutte d'Or seront projetés. Et aussi de la danse sri-lankaise ou un extrait d'une pièce où Camille et Paul Claudel confrontent leurs rapports à la ville.

Un après-midi accompagné par les chansons des Déboussolés avant leur concert de clôture qui fera la part belle aux chansons sur les femmes et Paris. B.B.

Théâtre

LE VOYAGE DE TONTON CAMARA

Théâtre Pixel, 18 rue Championnet, du 4 au 8 mars à 11 h et les mercredis 13, 20 et 27 mars à 16 h, 01 41 54 00 92.



Marine Lécorpart

Les enfants ne s'ennuient pas avec Tonton Camara. Imposant dans son boubou coloré, il les entraîne vers le merveilleux pays des légendes africaines. Dans la première, un jeune et brave garçon affronte le redoutable crocodile Kandou. Dans la seconde, une fillette franchira bien des écueils avant de rencontrer la fée de la forêt. À chaque fois, un petit spectateur incarne le héros (ou l'héroïne) du conte. Ensuite, Tonton Camara propose au public d'inventer une histoire à partir des personnages, décors, obstacles à surmonter, but à atteindre. Ce spectacle interactif se termine dans la joie et la musique avec la danse de Tonton. Un moment qui ravira les spectateurs de 5 à 105 ans ! Fille ou garçon, rêveur ou turbulent. M.L.

DROIT DE RÉPONSE

A propos de notre article, «Un projet hôtelier indésirable», n° 267, janvier 2019, p. 10.

Le collectif lmc, dont l'unique objet est de s'opposer à la réalisation du projet d'hébergement hôtelier de la SCI 44 rue Lamarck, est composé de riverains de tous âges, de toutes origines et de toutes sensibilités politiques. Notre diversité est à l'image de tous les regroupements de voisins se battant contre un projet immobilier nocif pour un quartier. Et si, comme il est écrit dans l'article, des élus trouvent notre action légitime et entreprennent des démarches, ils n'engagent que leur responsabilité. «L'affaire» comme vous qualifiez notre action contre ce projet n'est pas «politisée». Le collectif réfute fermement toute insinuation concernant un soutien, une dépendance ou une attache à un élu ou un parti politique quels qu'ils soient.

Par ailleurs, vous comparez l'auberge de jeunesse Yves Robert à la Halle Pajol et le projet de la SCI 44 rue Lamarck. Or ces deux hébergements hôteliers n'ont rien de commun. L'auberge de jeunesse fait partie de la FUAJ association à but non lucratif, elle propose une densité maximum de 6 lits par chambre, elle n'est pas enclavée dans un ensemble d'immeubles, elle n'a pas ouvert un rooftop avec bar et restaurant à quelques mètres des fenêtres des riverains et elle est innovante dans le domaine environnemental. La SCI 44 rue Lamarck ainsi que l'exploitant Safestay sont au contraire des entreprises privées investissant dans l'hébergement hôtelier low cost dont la rentabilité est calibrée de façon suivante : des chambres de 12 personnes, un personnel réduit et des événements continuels pour booster la vente d'alcool. Sur le plan environnemental, la configuration du bâtiment ne permettant pas une ventilation naturelle, celui-ci sera entièrement climatisé, entraînant une dépense énergétique considérable et une élévation de la température de l'îlot dans lequel il est enclavé. Il n'est donc pas légitime comme vous le faites dans l'article, de placer sur un même plan ces deux types d'hébergement dont les buts, les impacts sociaux et environnementaux sont radicalement différents. Comparer les réactions qu'ils suscitent et donner à entendre que notre collectif se serait opposé à l'auberge de jeunesse Yves Robert est inacceptable. Enfin nous tenons à préciser que le collectif lmc ne s'est pas constitué pour «polémiquer» mais pour faire annuler le permis de construire n°PC 07511817V 0044 que chacun peut consulter à loisir.

RÉPONSE DE LA RÉDACTION.

Comme il est rappelé dans notre Charte, *Le 18e du mois* est un journal totalement indépendant. Le choix d'un article et de son contenu est de la responsabilité du comité éditorial.

La lecture que vous faites de l'article incriminé nous oblige à faire une mise au point. Nous refusons l'accusation d'une «insinuation concernant un soutien... à un élu ou un parti politique». Nous ne faisons que rapporter un fait : un vœu émis par deux élus au Conseil de Paris à propos du projet. Concernant une comparaison avec l'auberge Pajol et le projet incriminé, l'article précise les distinctions que vous soulignez, notamment l'affiliation de l'une à la FUAJ opposé à l'aspect lucratif et tourisme low-cost de l'autre. Enfin, une polémique est «une discussion vive», et il nous semble bien que le projet est discuté vivement.

Festival pour les kids LE PÉPITES CLUB

Dimanche 31 mars au Hasard ludique, 128 avenue de Saint-Ouen, métro Porte de Saint-Ouen, lehasardludique.paris.

Troisième édition de ce mini-festival qui accueille un jeune public toujours plus nombreux ! Cette année encore un super programme : ciné-concert électro (dès 3 ans), une boum déjantée pour découvrir le Maloya-Électronique, une installation numérique interactive et ludique (dès 6 ans), un brunch en famille préparé par Les Cuistots migrants. Et des animations en libre-service : fresque géante, «playground» sur la terrasse de 300 m² le long des voies ferrées. A.K.



Eetu Alanen

Petites annonces

Cause changement de disponibilité, je revends mes 4 places pour l'expo Toutankhamon à La Villette, le mercredi 10 avril matin. Me contacter : 06 72 07 39 12.

Urgent : recherche un appartement de 2-3 pièces à louer à partir si possible du 1^{er} avril. D'avance un grand merci de me contacter : Maryse Le Bras, rédactrice au journal, au 06 20 12 29 15.

Tarifs des petites annonces

Gratuites pour les associations abonnées jusqu'à 240 signes* - si l'association est abonnée au nom de son -sa président-e, prière de nous le signaler. Pour les autres annonceurs (particuliers, commerçants, associations non abonnées) 15 € jusqu'à 240 signes. Au-delà de 240 signes et jusqu'à 480 signes : 15 € supplémentaires. (* le nombre de signes est calculé espaces compris).

**Au cœur du 18^e,
un imprimeur près de chez vous !**

promoprint
imprimerie offset et numérique

IMPRESSION TRADITIONNELLE & NUMÉRIQUE
COULEUR & NOIR/BLANC - KAKÉMONO

IMPRIMERIE
Brochures, livrets, chemises, plaquettes, liasses, autocopiantes, têtes de lettre, affiches, etc.

IMPRESSION NUMÉRIQUE
Manuels techniques, dossiers de presse, lettres d'informations, manuels de formation, thèses, mémoires, etc.

PROMOPRINT imprimerie offset et numérique

79 rue Marcadet 75018 Paris • Tél : 01 53 41 62 00 • Fax : 01 53 41 62 02
contact@promoprint.fr • www.promoprint.fr

DE PIGALLE À... PIGALLE, ITINÉRAIRE D'UN AGITATEUR (DE CONSCIENCES)

David Dufresne, auteur, réalisateur et expert des nouvelles narrations numériques alerte depuis trois mois quant aux violences policières commises sur les manifestants.

Saïr au vol David Dufresne met toute patience à l'épreuve. Il est un peu l'homme du moment pour qui observe l'actualité, et en particulier les manifestations qui émaillent les week-

ends parisiens depuis la mi-novembre. La mèche brune indolente, la voix douce et la cravate de guingois - des pièces vintage achetées en lot à l'époque où il fréquentait les puces de Clignancourt -, mais aussi sa façon de s'exprimer avec les mains, ont réveillé les plateaux télé et - on l'espère - quelques consciences.

Car, depuis le 4 décembre, cet auteur et réalisateur a entrepris de recenser et vérifier toutes les violences policières perpétrées à l'encontre des manifestants et rapportées via le web. « J'étais effaré de voir toutes ces blessures comparables à des blessures de guerre, mais je pensais que cela allait s'arrêter », explique-t-il. Il a dépassé les 460 alertes sur Twitter, où il interpelle, chaque jour, le ministère de l'Intérieur, images à l'appui, via l'intitulé *allo@Place_Beauvau* - c'est pour un signalement. Son indignation ne faiblit pas. « Parce que je vois des mutilations, des gens qui perdent un œil ou une main, c'est pour la vie, pas pour deux jours d'ITT. »

Besoin d'aller plus loin

Ce travail intense et rigoureux l'absorbe depuis trois mois. Ce qui n'étonne pas son ami Yannick Bourg, écrivain : « Quand je l'ai connu, il ne dormait quasiment pas. Il a une capacité de travail et de récupération incroyable et il ne se laisse pas démonter ni affaiblir. » Mais un travail qui empiète un peu sur tout, forcément. « Chez nous on a l'habitude,

Des gens qui perdent un œil ou une main, c'est pour la vie, pas pour deux jours d'ITT.

explique sa fille aînée Juliette, 21 ans. Nos deux parents sont des indépendants. Il y a des périodes où le job passe avant. Là, on sait que le samedi il ne faut pas trop le déranger. Mais ce qu'il fait doit être fait. Moi et mes frères on est fiers de lui. » Un bel hommage pour celui qui fait tout cela bénévolement et seul, entre deux projets.

Car David Dufresne, après une carrière journalistique d'une vingtaine d'années, a quitté le sérail. « La routine qui s'installe, le manque de remise en cause, comme un petit laisser-aller, ça ce n'est pas

pour David, résume Yannick Bourg. Il avait besoin d'aller plus loin, d'ouvrir son champ de pensée et d'action. » Il a changé pour la littérature, le documentaire et les « nouvelles formes narratives ».

Il a même enseigné huit ans à Montréal, au MIT



Astrid di Collanza

de Boston et dans diverses universités européennes. Lui qui avait abandonné ses études de Lettres modernes à la Sorbonne, après trois mois, en 1986. L'année des manifestations étudiantes contre le projet de réforme universitaire Devaquet. Et surtout celle de la mort de Malik Oussekine, tué par des voltigeurs de la police. « Nous avions le même âge, cela s'est passé à deux pas de l'endroit où je me trouvais », s'indigne-t-il encore aujourd'hui. Les violences policières, déjà.

En 2007, il réalise *La France s'embrase*, qui lui permet de décortiquer les dessous du maintien de l'ordre à la française à partir des émeutes de Clichy-sous-Bois ou de la fronde anti-CPE.

En 2010, il se penche sur Prison Valley cette ville américaine peuplée de prisons, et en extrait un webdoc et un ouvrage. En 2012 sort *Tarnac, magasin général*, qui raconte Julien Coupat et ses amis accusés du sabotage de quatre lignes TGV en Corrèze. « Je lui

avais commandé 400 000 signes, il m'en a livré 1 million, se rappelle son éditrice au Seuil, Mireille Paolini. Ça rend fou un éditeur, c'est même une clause de rupture de contrat. Mais comme le livre était génial... »

Pourquoi cet intérêt pour la police ? « Je m'intéresse à elle depuis qu'elle s'est intéressée à moi », résume sobrement David Dufresne. Adolescent, alors à la tête du fanzine *Tant qu'il y aura du rock*, les Renseignements généraux ont suspecté le titre de dissimuler des auteurs potentiels « d'actes

terroristes ». David a 15 ans, il est en contact avec un autre fanzine dont les membres ont quelques voies de fait à se reprocher.

De l'ordre à la musique

Le coup de flip aura laissé des traces mais l'homme n'est pas monomaniac. Il a aussi écrit sur Brel, sur Curt Cobain ou sur le rap. Et plus récemment, sur Pigalle, son quartier fétiche, découvert lorsqu'il a débarqué à Paris à l'âge de 18 ans. À l'époque,

ce qui le passionne vraiment, c'est la musique. « Des amis m'avaient amené au New Moon, une salle de concert rock alternatif donnant quasiment sur la place Pigalle. J'ai adoré, très vite j'y ai passé mes nuits. »

En parallèle David écrit. Dans la presse rock, avec *Best*. Il fonde même le label Garage Rock au sein de Bondage Records. « Il avait une maturité politique étonnante pour son âge, se rappelle Yannick Bourg, de dix ans son aîné. Quand il s'est engagé avec ce label farouchement indépendant il avait une vision politique de la musique, comment la diffuser en dehors des grandes majors. Il a toujours eu cette volonté d'autonomie, d'indépendance très forte dans la pensée. » Puis il participe à la rubrique culture d'un éphémère quotidien, *Le Jour*, et entre successivement à *Libé*, *iTélé*, et *Médiapart*.

Devant la porte du passé

30 ans après, il n'a pas oublié le Pigalle de ses jeunes années parisiennes. Et alors que son éditrice veut lancer une collection sur les lieux disparus de Paris, il lui propose de ressusciter le New Moon. « On avait lancé l'idée comme ça, et puis il a repris sa méthode à lui qui associe collages, photos, textes, enquête de terrain et plongée dans les archives », résume Mireille Paolini. L'enquête le ramène sur la Butte, où il a vécu entre 1994 et 1999. À la recherche de traces du passé dans les archives du Vieux Montmartre, il se retrouve nez à nez avec un panneau de l'ancienne porte des toilettes de la salle de concert, qui avait été entièrement peinte et décorée par un artiste hébergé quelques temps dans les lieux.

« Montmartre c'est aussi pour moi, le studio où j'ai entendu retentir la tonalité caractéristique du premier modem qui m'a connecté à l'univers de l'internet. » Depuis, David est convaincu que l'internet libre peut être un véritable support de la démocratie. Tout en attachant une vraie tendresse à l'imaginaire montmartrois : « La bohème, la maison de l'allée des Brouillards, celle de Tristan Tzara, les traces de Picasso... » - tout cela relève encore du mytique pour lui - « Ce que je n'aime pas en revanche c'est le Sacré-Cœur. » Un monument édifié pour conforter un ordre religieux là où débuta l'insurrection de la Commune ? Cela ne surprendra personne. ●

SANDRA MIGNOT